

Expliciter 107

Comme la mise au monde d'un tout petit

Nadine Faingold

Saint-Eble, août 2013.

Je suis dans un sous-groupe, avec Catherine, Claudine, et Chu-Yin.

Je restitue ici la transcription commentée de deux entretiens, le premier où je mène un entretien avec Catherine en A. Le second où je reviens sur un moment de cet entretien, accompagnée par Claudine, puis par Catherine qui prend le relais.

Premier entretien : à la recherche du moment spécifié

Nous décidons de travailler sur un moment choisi par Catherine, afin d'expérimenter la mise en place de dissociés quand cela s'avère nécessaire pour avoir plus d'informations sur un vécu de référence.

1. Nadine en B – Donc tu as trouvé un moment que tu as envie d'explorer... Dis-moi de quoi il s'agit.
 2. Catherine en A – C'est le moment où je retranscris un entretien que j'ai fait l'année dernière avec Sylvie et Joëlle, et donc ... j'ai dû le retranscrire en début d'année ... le moment, je ne sais pas exactement quand, parce que je l'ai retranscrit en plusieurs endroits. Voilà, je ne sais pas si c'est bien ?
Commentaire - J'entends que pour l'instant le moment n'est pas spécifié, puisque Catherine a retranscrit en plusieurs fois et à différents endroits. Je me prépare donc intérieurement pour une recherche du moment spécifié, sans lequel il n'y aura ni explicitation ni décryptage de sens. J'entends aussi la croyance très fréquente selon laquelle la situation choisie pourrait ne pas convenir. Par expérience je suis très tranquille avec ça, je sais que si une situation se présente à partir d'une consigne large, c'est qu'elle recèle quelque chose d'important.

3. N - On va voir ce qui te revient, tu verras toi-même si s'il y a quelque chose qui te donne envie de t'arrêter. Prends dans le désordre, comme ça te vient

4. C - Ce qui me revient, c'est que c'est quelque chose que je fais sur des moments calmes où je suis toute seule. Il y a des moments chez moi, il y a des moments aussi, là où je travaille. J'ai des écouteurs et puis ... Je fais ce choix de tout écouter et d'écrire au fur et à mesure et de laisser des blancs, chaque fois que je fais ça, et en particulier pour cet entretien là, j'avais beaucoup de plaisir à le faire.

Commentaire sur le contenu - Je connais bien cette manière de transcrire : plutôt que de faire et refaire « pause » pour avancer pas à pas dans la transcription, on laisse défiler et on écrit en laissant des blancs qui seront progressivement remplis au fil des réécoutes. Je pressens déjà qu'il va y avoir un aspect répétitif dans la chronologie de l'action en V1 et que la recherche d'un moment spécifié ne

va pas nécessairement être aisée. Je fais alors l'hypothèse que l'ancrage spatial dans un lieu particulier va peut-être aider.

5. N - Très bien, d'accord ... Donc, reste avec ça et puis dis-moi, s'il y a un élément de contexte ou un autre... mais ne le cherche pas surtout, reste avec ce que tu as, avec les écouteurs, avec ce qui te vient, de ce mouvement dans lequel tu es quand tu transcris et puis on va voir s'il y a un petit élément de contexte qui vient ou pas

6. C - ce qu'il y a d'un peu plus dominant, c'est le lieu qui serait plutôt dans mon bureau : le lieu de mon travail, on va dire! Peut-être là, oui, c'est peut-être un cadre plus précis

7. N - D'accord, bon! Dans ton bureau. Tu es assise comment, tu es... où dans ton bureau ? Prends ton temps...

8. C - Oui... Je me vois assise à mon bureau ... et l'ordinateur

9. N - D'accord, donc voilà! On va faire l'hypothèse qu'on est sur une fois, est-ce que peut-être, il te revient un mouvement heu, peut-être quelque chose que tu entendrais, je ne sais pas...

10. C - Alors, j'ai passé beaucoup de temps à ... à remettre le début, parce que c'est un enregistrement assez long et en fait, (*dans la situation de référence VI*) il y a le moment de négociation, de mise en accord de nous trois sur ce qu'on va faire, donc il y a ce moment-là, dans l'entretien, il y a ça que je transcris, j'ai fait ce choix, c'est important, et puis il y a l'entretien

11. N - Donc l'entretien, c'est entre qui et qui ?

12. C - Je suis B, Sylvie est A et Joëlle est C

13. N - D'accord

14. C - Alors, il y a aussi l'après entretien que je retranscris aussi... Disons que dans cet entretien, il y a 3 temps distincts ...

Commentaire : Je perçois que Catherine est comme moi soucieuse de reconstituer la chronologie, de retrouver les différentes étapes du (des) VI, soucieuse elle aussi de trouver à terme un moment spécifié.

15. N - D'accord, donc ça donne peut-être une indication, je ne sais pas ?

16. C - Donc je soigne chaque temps ... voilà!

17. N - Bon, eh bien, prends ton temps et puis reste avec ces 3 temps et vois si tu aurais plutôt envie de t'arrêter sur la retranscription du début, ou sur un moment de la retranscription de l'entretien ou peut-être sur la fin... Voilà ! Sachant que tu as parlé de plaisir à transcrire, donc, peut-être que c'est plus sur un de ces moments-là, je ne sais pas!

18. C - Et puis il y a un 4^{ème} temps aussi, c'est ... ce que je vais écrire à partir de ce que A déroule, c'est-à-dire que je refais une transcription en reprenant le déroulé, sans les relances mais pas en mot à mot.

19. N - Donc il y a ce moment-là aussi qui est important... Prends ton temps avec ces 4 moments et peut-être qu'il y en a un qui va se détacher, sur lequel tu aurais plus envie de revenir.

20. C - (*Long silence : 20s.*) Ce qui me revient, c'est que cette écoute, c'est assez fastidieux mais que, comment dire, le plaisir de le faire est toujours là, je ne ressens pas de lassitude, je suis assez étonnée mais c'est tranquille de le faire, sans savoir ce que je ferai de ça, mais j'ai la grande envie, l'intention de le faire, qui est assez importante et voilà, donc peut-être que... je ne sais pas... Je suis avec ça. Difficile de retrouver un moment... Peut-être que...

21. N - Faut pas que tu le cherches. Non, non, c'est bien, faut pas que tu le cherches ! Il faut juste prendre ce qui est là. Donc là, tu es en train de recontacter ... voilà cette écoute ... qui est fastidieuse, mais qu'en même temps tu as beaucoup de plaisir à faire. Donc tu restes avec ça, et puis comme on sait déjà que c'est dans ton bureau... qu'on prendrait... et puis tu as dit qu'il y avait 4 parties, est-ce que tu te sens attirée peut-être par un de ces moments de transcription sur les 4 peut-être... ?

22. C - Oui, à la fin peut-être, juste avant que je reprenne le déroulé de A...

23. N - Juste avant, qu'est-ce qui se passe juste avant ?

24. C - heu... c'est difficile...

25. N - Bon, alors là, c'est pour ma compréhension si tu veux, c'est même pas pour retrouver en mémoire, heu, juste avant que tu reprennes le déroulé de A, parce que reprendre le déroulé de A, ce n'est plus seulement une transcription je pense ? Ou alors, j'ai mal compris ?

Commentaire – Je fais une parenthèse pour comprendre si le moment qui sera choisi sera dans la transcription ou dans la réécriture du déroulé de A.

26. C - Je ré écris le déroulé de A

27. N - Oui, mais là, t'es plus en transcription ? Si ?

28. C - Ben, j'écris, à partir de ... tout ce que A dit

29. N - Ce que je veux dire, c'est que tu n'es plus en écoute là ?

30. C - Non non ! Je ne suis plus en écoute

Commentaire - J'ai besoin en tant que B d'être claire sur les différentes étapes.

31. N - Bon d'accord, c'est des moments différents, le plaisir de la transcription quand tu es en écoute et puis cette tâche heu, de réécriture de A, enfin de reprise de A en le rendant lisible

32. C - Oui, oui.

33. N - Ecoute ce sont deux moments différents, ils sont peut-être très intéressants. Rien n'exclut qu'on fasse l'un puis l'autre, pour ne pas te frustrer (petit rire) mais il faut qu'on commence par quelque chose. Là encore, tu prends ton temps !

34. C - parce que c'est une écriture qui a été longue. Heu je n'arrive pas à lâcher sur le fait qu'il faut que je trouve un moment

Commentaire – je perçois qu'il faut que j'aide Catherine à sortir de la pression qu'elle se met avec un effort conscient et volontaire pour atteindre le but (à savoir un moment spécifié). Elle sait comme moi que c'est le bon moyen de ne pas trouver, mais... J'utilise alors des relances apprises dans le contexte de ma formation à l'IFS¹ (Internal Family Systems - approche de R.C. Schwartz² sur les parties de soi). L'idée est d'accueillir ce qui se présente, y compris des parties qui font obstacle au processus, en sachant que toutes les parties ont une intention positive pour le système, donc de prendre en compte, de valider en remerciant, et de demander à la partie de se mettre de côté pour ouvrir l'espace d'une réémergence possible. Je pense que ce travail d'approche très précautionneux et délicat pour ménager la sécurité et la confiance de l'interlocuteur est vraiment une condition pour le consentement de l'ensemble du système de la personne à poursuivre le travail.

35. N - Lâche, lâche, lâche ! Donc y a une partie de toi qui veut absolument trouver et donc tu prends le temps de la remercier, parce qu'effectivement, c'est le but mais pour l'instant, demande lui de se mettre de côté ...

36. C - Oui...

37. N - Voilà ! et puis reste juste en contact...

38. C - Oui, il y a peut-être ce moment, alors il n'y a pas de lieu, mais c'est un moment où il y a un mot que je ne comprends pas j'ai beau écouter, ré-écouter, j'ai un doute sur ce mot là, une histoire de ... je ne sais pas... Plat, carte... c'est un mot qui m'échappe donc je sais ...j'ai beau ré écouter, je n'entends pas ce mot là et pourtant, il fait partie d'une phrase et même avec la phrase, le contexte, je ne retrouve pas le mot, ce qui a été dit à ce moment-là. Donc j'écris ce que je crois entendre, mais... hum, c'est peut-être ça !

Commentaire – A ce moment-là, je sens à la fois que nous tenons quelque chose de précis : le mot sur lequel il y a un doute, et qu'il va y avoir des répétitions de l'écoute de ce mot... Pas simple à attraper... Mais on y va !

39. N - Tu veux qu'on prenne ça déjà ?

40. C - Oui...

41. N - Et puis ça ne nous empêchera pas de... d'aller ailleurs après. Bon, tu as bien conscience que tu es encore en transcription, que ce n'est pas le moment de la réécriture ?

42. C – Hum

43. N - Donc on prend ce moment-là ?

44. C – Hum , hum

45. N - O.K.

46. C - Alors ce moment-là de la transcription, j'ai fait ..., oui ça y est, j'ai ré écrit, mais j'écoute à chaque fois, la totalité donc je connais presque le texte par cœur, mais à chaque fois que je reviens

¹ Voir mon article du numéro 100 d'Expliciter, « Accompagner l'émotion »

² Richard C. Schwartz (2009), *Système Familial Intérieur : Blessures et guérison*. Elsevier Masson

sur ce mot là... Ce que je veux dire, je ré-écoute le moment de la négociation entre nous 3, et puis l'entretien en tant que B, voilà ! Donc le mot que je ne saisis pas, il est dans ce 2^{ème}, on va dire, temps de la re-transcription qui est l'entretien lui-même.

47. N - D'accord... Je ne sais pas si tu pourras préciser ça, mais l'entretien, si je mets une échelle comme ça, ce mot, il se situerait où heu dans l'entretien,, au début... tu as une idée ? Tu peux me montrer ? (*je fais un geste des deux mains écartées indiquant une ligne du temps délimitée*).

Commentaire - J'ai souvent besoin de spatialiser en gestes la temporalité d'une situation, j'ai l'impression que cette représentation de la temporalité du VI en termes de chronologie m'aide à vérifier que nous sommes d'accord (A et B) sur le moment choisi.

48. C - Donc là, avant, il y a la négociation, après il y a la retranscription de l'entretien, alors ce mot, je le situerais peut-être ... oui, vers le milieu, peut-être, quelque chose comme ça !

49. N - Bon, d'accord, O.K. Alors, tu as écouté peut-être une première fois (hum) et puis tu as écrit des choses (hum) tu écoutes, ré écoutes avec ce mot là, y a un problème (hum) donc heu, voilà ! Qu'est-ce qui te revient, parce qu'on va être sur une de ces écoutes et je ne sais pas laquelle et à un moment, tu vas transcrire et peut-être mettre quelque chose, voilà

Commentaire : Je commence à prendre conscience qu'il y a deux temporalités imbriquées : celle de l'entretien en VI où Sylvie prononce (à peu près au milieu de l'entretien) un mot que Catherine n'arrive pas à comprendre quand elle transcrit, et qu'il y a plusieurs réécoutes avec à chaque fois le fait qu'elle bute sur ce mot. J'ai toujours en visée la recherche d'un moment spécifié, or là, l'écoute de ce mot se produit plusieurs fois, avec à chaque fois une difficulté...

50. C - Je sais que j'hésite entre carte... j'entends mais je ne distingue pas... et ce que je crois entendre voilà !

51. N- D'accord, donc on est dans l'une des réécoutes probablement hein (hum, hum) ; bon tu es dans l'une des réécoutes, est-ce que tu peux reprendre la posture que tu avais au moment où tu écoutes ? Tu as tes écouteurs, tu as une écoute attentive, d'autant plus que là, ...dans le moment où on va être... est-ce que tu sais déjà qu'il va y avoir une difficulté ou tu ne le sais pas encore ?

Commentaire : Je tente un accompagnement en évocation en sollicitant la posture corporelle

52. C - Euh si ! J'ai déjà réécouté pas mal de fois !

53. N - D'accord, mets-toi avant le mot, juste avant (hum) et retrouve la posture d'écoute, donc heu, y compris corporelle, comment tu vas être quand tu vas écouter ce passage ?

54. C - Oui, bon, ce qui me revient, c'est dans le bureau, donc je réécoute ce passage... ça ne s'inscrit pas forcément dans un moment...

Commentaire : premier mouvement interne de satisfaction : on est toujours dans le bureau ! puis déception, Catherine formule qu'elle n'est pas sûre de « tenir » un moment particulier...

55. N - Peu importe, ne cherche pas, cela n'a aucune importance ! Et donc, qu'est-ce qui te revient ? Que peut-être tu entends à nouveau ce qui défile... ou pas...

Commentaire : Je cherche à désamorcer toute recherche consciente en mémoire et je sollicite le registre sensoriel

56. C - J'entends la voix de Sylvie

Commentaire - Je me réjouis intérieurement. L'évocation est là. Catherine est en contact avec son vécu de référence du moment de la transcription, avec l'écoute de ce mot qu'elle a du mal à comprendre. Est-ce un moment spécifié ? On va voir...

57. N - Tu entends la voix de Sylvie !

58. C - Hum !

59. N - D'accord, et quand tu entends la voix de Sylvie, qu'est-ce que tu...

60. C - Ben y'a Une intonation, heu...

61. N - Et donc quand y a cette intonation, qu'est-ce que tu fais quand tu écoutes ?

62. C - Je revois le moment où on est toutes les 3, ça me plonge assez vite dans ce moment là (oui) et peut-être si je fais le choix de carte, à un moment donné, c'est parce que ...ouf... je sais pas...

Commentaire : Là je redouble de vigilance, je pressens le risque de replonger dans un autre vécu de référence, non plus celui de Catherine transcrivant l'entretien avec Sylvie, mais dans celui de Catherine avec Sylvie et Joëlle... ça se corse... Au moment où elle transcrit, elle est amenée à évoquer

le moment à Saint-Eble de l'entretien qu'elle est en train de transcrire. Attention, accrochons-nous à une représentation des strates temporelles pour ne pas nous y perdre...

63. N - Donc ça te replonge dans le moment... tu entends l'intonation de Sylvie, ça te replonge dans le moment où vous êtes toutes les 3 (hum) et donc quand tu es replongée dans le moment où vous êtes toutes les 3, qu'est-ce qui se passe ?

64. C - Ben, ça me ramène au moment de l'entretien, mais je ne suis plus dans l'écriture.

65. N - D'accord, bon, ben là c'est parce que ... donc remets toi bien dans l'écriture ! Ah oui ! Alors, je ne sais plus là où on est ! heu ! Est-ce que c'est là dans notre entretien maintenant (oui) ah oui, d'accord !

Commentaire au moment où j'écris pour Expliciter : Je constate que malgré ma vigilance, tous les sens en alerte pour ne pas m'y perdre... j'étais perdue !!! dans les vécus !!! Aïe aïe aïe

65 (suite). N - Donc, on reprend le fil. Tu es en train d'écouter attentivement, tu sais que tu arrives à ce moment où il va y avoir un mot que tu distingues mal, y a l'intonation de la voix de Sylvie...

66. C - Hum... Mais ce mot que j'ai beau ré-entendre, je ne comprends pas et je ne me prends pas la tête non plus avec ça parce que je me dis, je vais demander à Sylvie

67. N - alors comment tu fais pour ne pas te prendre la tête ?

68. C - J'insiste pas, je laisse. J'ai eu quand même... j'ai essayé de remettre, de remettre et puis à un moment donné, je me dis : » bon, je laisse tomber, c'est pas grave ! » J'entends pas ! Voilà !

69. N - D'accord, on peut faire une pause si tu veux bien ?

70. C - Oui

Commentaire - A UN MOMENT DONNE ! Triomphe intérieur, je tiens le moment. Il y a eu un moment précis, un moment de bascule, de prise de décision, de lâcher prise, où elle est passée d'une phase où elle réécoutait en s'arrêtant à chaque fois sur le mot, en cherchant absolument à comprendre, à une phase où elle va glisser sur le mot, ne plus chercher à comprendre. Je respire, j'ai besoin d'une pause.

Je quitte l'accompagnement en EdE pour demander une explication : je suis quand même interpellée par ce qui a resurgi du vécu de l'entretien d'origine Catherine - Sylvie.

J'ai besoin de positionner ce que Catherine vient de dire à ce sujet.

71. N - cette histoire de « ça me replonge dans « était-ce là maintenant où au moment où tu entendais l'intonation de Sylvie ?

72. C - Oui, oui, j'entendais l'intonation de Sylvie, on est dans l'atelier de Pierre (à Saint Eble, pour l'entretien Catherine – Sylvie, Joëlle en observation)

73. N - Tu transcrivais quand tu l'entendais ?

74. C - Oui, parce que quand je retranscris, je me vois sur la banquette, le tableau de Marc Richir devant, c'est très présent, mais je le réalisais tout le long de la retranscription, ce n'est pas maintenant que ça revient

75. N - Et en fait, je t'ai replongée dans le jardin, hein c'est ça ?

Erreur de ma part ! -Pour moi Saint Eble c'est dans le jardin !

76. C - Oui, mais dans l'atelier.

77. N - Ca a glissé !

78. C - Hum

Reprise de l'entretien après une pause de quelques minutes

79. N - Bien, heu... on reprend ?

80. C - Peut-être dans l'atelier, ce sera plus simple pour moi.

Commentaire – Mouvement intérieur : ouh là, attention, il ne faut pas que je me laisse faire.

On ne va pas lâcher le premier moment choisi, d'autant plus que moi je sais que je « tiens » le moment spécifié. On ne lâche pas le but. Et puis je connais bien l'attirance pour les VI d'origine (ici : atelier de Pierre), qui pourrait nous empêcher de nous maintenir sur le moment de la transcription)

81. N - Ben attends, c'est autre chose là. Tu veux dire revenir à la scène dans l'atelier ? On peut y aller après, on va rester sur ce qui se passe pour toi dans le moment où tu transcris (hum, hum). Bon je sais pas, moi j'ai ... Est-ce que toi, y a quelque chose que tu veux documenter davantage, avoir plus d'information sur ce qui se passe pour toi...?

82. C - Je pense que c'était compliqué, mais tu m'as dit de laisser tomber... c'est de l'associer à un moment précis qui est compliqué

83. N - on est sur un moment précis, parce que en fait, je sais qu'il y a un moment précis parce qu'il y a un moment où tu laisses tomber, que tu laisses tomber, où tu te dis, « je vais demander à Sylvie ». (Oui.) Et donc, ça, c'est forcément un moment précis.

84. C - Ce que je n'arrive pas à dire, c'est quand ? Exactement.

Commentaire : nécessité de désamorcer à nouveau l'effort de recherche consciente

85. N - ça n'a aucune importance ! C'est quand même spécifié (hum), on sait où tu es, (hum) on sait qu'il y a eu plusieurs fois et on sait, en tous cas, qu'il y a un moment nécessairement spécifié, je pense, où tu dis : « je demanderai à Sylvie ». Vous êtes d'accord hein ? (*adresse aux observateurs*)

86. C - Oui, oui

87. N - Celui-là au moins, je pense : « tu vas arrêter de ré-écouter indéfiniment ce truc-là » ...

88. C - non, ...

Je suis surprise, avec une légère déstabilisation intérieure

89. N - non, tu n'arrêtes pas ?

90. C - non, parce que je vais ré-écouter le reste et à chaque fois je reprends

91. N - et à chaque fois, y a ce mot ?

92. C - Il y a quelque chose de répétitif qui étonnamment n'est pas lourd, hein, je reviens et à chaque fois, j'écoute

93. N - Alors, par rapport à ce mot-là, chaque fois, tu ne le comprendras pas, mais il y a un moment où tu cesses de vouloir à tous prix ... ?

94. C - ben oui

J'éprouve le besoin de vérifier

95. N - je ne me trompe pas ? Et donc après ce moment où tu te dis, « c'est pas grave » quand tu repasses dessus, tu ne cherches plus ?

96. C - J'essaie quand même...

97. N - Tu essaies quand même...des fois que...

98. C - Mais voilà, je ne m'arrête pas pour autant !

Commentaire : J'ai confirmation que le moment spécifié d'une prise de décision de « laisser tomber », de ne plus chercher à comprendre quel est ce mot, existe et représente un point de bascule, de changement de posture d'écoute sur ce passage précis de l'enregistrement.

Saisir un instant de transition

99. N - Enfin, moi, j'ai une proposition à te faire, mais bon ! c'est un peu contraire à mes habitudes ; puisque ça, c'est un moment spécifié qu'on tient, est-ce que ce serait possible d'essayer de documenter, d'avoir plus d'informations sur ce moment où, heu ...où tu prends une décision qui est « c'est pas grave, je demanderai à Sylvie » (hum) parce que c'est le seul moment vraiment spécifié que je saisis, mais bon ! ... Mais il faut que ça t'intéresse ;

100. C - oui, oui oui... oui oui, j'ai un doute sur ma capacité à pouvoir être...

101. N - Est-ce que tu peux demander à la partie qui doute, de la remercier de cette vigilance et de son souci de précision, mais juste lui demande de se mettre de côté et lui demander si elle est d'accord pour qu'on essaie quelque chose quoi !

Commentaire : A nouveau, utilisation d'une relance de type IFS (Internal Family System)

102. C - ben oui, je veux bien

103. N - oui ?

(Rires)

104. C - Mais c'est assez costaud, il lutte

Commentaire - Je ne suis pas étonnée, du fait de ma pratique des accompagnements IFS. Les parties qui font obstacle sont selon Richard C. Schwartz des parties protectrices qui veillent à la sécurité globale du système tel qu'il a appris à fonctionner. Elles ont besoin de beaucoup de sécurité pour se mettre de côté et permettre l'accès à l'inconscient (les parties exilées en mémoire, les souvenirs enfouis). Je sais qu'il faut juste être patiente et faire confiance. Et que ça peut prendre beaucoup, beaucoup de temps.

105. N - Prends du temps, prends du temps avec le doute (*je personnalise le doute comme étant une partie qui doute*), demande lui « qu'est-ce qu'il lui faudrait pour que... heu... il accepte qu'on essaie quoi !

106. C - le problème c'est d'essayer

Commentaire : Le doute ne se laisse pas écarter comme ça !

107. N - Vérifie, vérifie... Il est où le doute là ?...

(souvent il est facilitant de spatialiser une partie protectrice pour faciliter la communication entre le sujet (le Self selon Schwartz) et une partie qui a besoin d'attention, besoin d'être reconnue, écoutée et respectée – Mais pendant ma relance, le travail se fait, et Catherine n'aura pas besoin de plus de temps pour que le doute cède la place à un acquiescement pour « essayer »)

108. C - Oui, on essaie (d'une toute petite voix à peine audible)

(soulagement, cela n'a pas été si difficile que ça)

109. N - O.K. d'accord ; Bon ! ce que je te propose c'est vraiment heu, tu ne cherches rien du tout, tu prends juste ce qui vient et donc heu... voilà ! ... Il y a une écoute, une transcription, des blancs et puis tu réécoutes et puis donc, dans le milieu de l'entretien, il y a ce mot où tu hésites entre « carte » et je ne sais plus quoi, enfin bon, peu importe, et finalement quand tu le réentends, t'es pas sûre (hum) D'accord ! et donc... Il y a un moment où tu vas dire : « c'est pas grave ». Est-ce que peut-être corporellement, tu peux retrouver comment ça se passe en toi, le moment de « c'est pas grave » et puis on essaiera de voir ce qu'il y a juste avant peut-être ? Voilà, ... le mouvement, est-ce que tu arrives à...

Commentaire - J'ai perçu qu'on est sur un moment de transition, mieux, de prise de décision, ça va être vraiment intéressant de tenter de déployer comment ça se passe

110. C - « c'est pas grave », c'est pas que c'est dense, c'est dans le mouvement, la dynamique de la re transcription.... Ça s'inscrit dedans, c'est tranquille, bon, je ne me prends pas la tête avec ça, même si...

111. N - donc là, la décision, elle est déjà prise en fait ? De ne pas te prendre la tête ? Il y a un moment où tu te prends la tête, quand même, j'ai l'impression et il y a un moment où tu ne te prends plus la tête, j'ai l'impression !

112. C - ben oui, parce que... J'ai eu une écoute totale et il n'y a que ça que je n'entends pas !

113. N - D'accord

114. C – Il n'y a que ce mot là, alors il y a quand même une insistance à chercher quand même ! Et puis voilà, parce que à un moment donné je me dis « tant pis, c'est pas grave ! »

115. N - D'accord !... (*je me déplace et m'assieds non plus en biais mais vraiment à côté de Catherine, et même légèrement en retrait par rapport à elle*) Donc ce que je te propose, on va essayer quelque chose. Donc, moi ce que je te propose c'est de mettre d'un côté... on va peut-être prendre puisque ça se succède : « je ne me prends pas la tête avec ça ! », mettre par exemple par ici, (*je montre une direction vers la gauche de Catherine, qui est aussi ma gauche, j'accompagne en étant vraiment à côté d'elle*) la posture que tu as d'écoute quand tu arrives vers ce mot et que tu es vraiment dans l'effort quand même d'essayer d'entendre (hum) D'accord ? On le met par ici (hum). Bon alors, tu la laisses provisoirement de côté, d'accord ? On va y revenir (hum) et puis là, si tu veux bien, (*je montre une direction vers la droite de Catherine*) tu mets heu... quand c'est devenu plus léger c'est-à-dire : « c'est pas grave ! » D'accord ? (*je spatialise à nouveau, mais cette fois-ci c'est la spatialisation qui va être opérante en ce qu'elle permet de situer le moment à explorer, celui de la prise de décision, du lâcher prise, alors que la spatialisation de l'endroit du mot dans l'enregistrement aurait pu m'induire en erreur sur la recherche du moment spécifié : il y a une difficulté spécifique dans cette situation des temporalités emboîtées*)

115.N - (*suite*) Et donc, il y a probablement un moment entre ces deux postures où il y a eu, même si c'est très fugitif, très fugace, bon ben il y a eu la décision que tu pouvais demander à Sylvie en fait, que c'était peut-être pas grave ... et donc tu ne cherches pas... Mais est-ce qu'en tous cas, tu es d'accord sur cette hypothèse ?

116. C - oui, oui, y' a un petit quelque chose

(On y est !)

117. N - oui, donc c'est quoi ce petit quelque chose qu'il y a ?

118. C - ben, c'est le moment où je décide, oui, où je décide (*voix très faible*)

119. N - Bon alors qu'est-ce que tu perçois de ce tout petit moment où tu décides ?

120. C - ben c'est tout petit..., heu... !

(je sens que mon accompagnement doit se faire très enveloppant et très délicat)

121. N - oui, c'est tout petit petit, tout petit tout petit et donc est-ce que ce tout petit moment, tu le perçois d'une manière ou d'une autre ? Est-ce que tu peux décrire quoi que ce soit ? Est-ce que c'est une sensation ?

122. C - c'est un tout petit couloir

Commentaire : Je suis très soulagée que Catherine ait formulé une métaphore de ce moment qui va permettre d'avoir une prise sémantique sur ce qui se passe là

123. N - D'accord un tout p'tit couloir ! O.K. Donc je vais te proposer autre chose ... donc euh voilà !... Est-ce que tu serais d'accord pour qu'on essaye autre chose pour essayer d'avoir un peu plus d'information sur ce tout p'tit couloir ?

124. C - Mmm

Ce qu'il y a dans le petit couloir de la prise de décision

125. N - Donc ce que je te propose c'est de mettre en place heu, une autre Catherine ou une autre partie de toi-même... une partie de toi-même ? (*je perçois chez Catherine une légère grimace, un très léger mouvement de recul*) Non, ça ne convient pas (hum hum) un autre toi-même non plus, une heu...

126. C - Un endroit

127. N - Un endroit d'accord ! de mettre en place un endroit avec un point de vue, ça t'irait ? (*légère grimace de Catherine*) non ? Un endroit ! on va juste mettre en place un endroit, un endroit à partir duquel...

128. C - ben, ce qui me revient, c'est le même endroit qu'hier heu (oui !) derrière...

129. N - Derrière, très bien. Donc il y a cet endroit derrière toi et donc est-ce que tu serais d'accord pour que je m'adresse à cet endroit ?... (*je tente une adresse directe, que j'imagine très précautionneuse, parce que je sens que tout cela est fragile et très précieux, et demande beaucoup de soin et d'attention, mais c'est une erreur, ça ne va pas convenir à Catherine*)

130. C - Non.

131. N - Non, donc ce que je te propose, c'est toi-même, même intérieurement, tu peux le faire intérieurement, de demander à cet endroit « qu'est-ce qu'il perçoit de ce tout p'tit couloir, tout petit, où il y a eu cette prise de décision, ce passage à « c'est pas grave, je peux demander à Sylvie » ?

132. C - (*voix très faible*) il me voit (hum)

133. N - et quand il te voit ?

134. C - il voit ... en fait c'est la même chose que ce que je vois ... donc, je ne vois pas autre chose...

135. N - tu ne vois pas autre chose

136. C - Non, ce qu'il voit de plus, c'est ma silhouette

137. N - D'accord.

138. C - Et puis c'est tout ! ... il ne voit pas plus. En fait je cache

139. N - D'accord... Remercie-le, déjà, de voir ta silhouette et de voir aussi ce que tu vois toi

140. N - Et donc je te propose de porter toi, ton attention sur le tout p'tit couloir où il y a eu ce passage d'une phase à une autre hein ? (une prise de décision), est-ce qu'il y a autre chose ? ... Ou bien ce petit couloir pourrait de lui-même te dire ce qui se passe à ce moment ?

142. C - je veux bien essayer d'aller ailleurs... Mais je ne sais pas où...

Commentaire : Catherine, en experte de la mise en place des dissociés, constate comme moi que ni de sa position première, ni de la position « un endroit derrière », il n'est possible pour l'instant d'obtenir plus d'information sur le moment de la prise de décision. Elle propose d'elle-même d'essayer un autre positionnement d'un dissocié.

143. N - D'accord, mais prends ton temps ! Donc, ce serait mettre en place un autre endroit, et tu peux prendre le temps de le chercher, et qui a cette même mission de nous donner plus d'information sur cette prise de décision que « c'est pas grave parce que tu peux demander à Sylvie » ... Tu vas pouvoir écouter de manière plus tranquille...

144. C - J'essaie d'autres lieux, devant, sur le côté
145. N - Oui... hum hum..
146. C - C'est pas facile !
147. N - On peut faire une pause si tu veux, mais je vais te proposer autre chose ensuite hein ?
148. C – hum
- Commentaire : Comme la mise en place d'un dissocié « ça n'a pas l'air facile », je pense à réessayer une position de parole incarnée en sollicitant davantage le corps que dans les premiers temps d'évocation.*
149. N - Alors, ce que je te propose, tu me dis si ça te convient, donc c'est différent pour l'instant du dissocié, ce serait de rester avec ce temps... heu... cette écoute et de recontacter corporellement peut-être la posture d'écoute qui est là, et puis après, peut-être de voir comment ça se passe là et puis de voir si on arrive corporellement, à partir du corps à recontacter ce qui se passe dans le petit couloir. Je sais pas... On peut essayer ça, si ça te convient en prenant tout notre temps... C'est une autre approche, c'est ... (petite voix) Qu'est-ce qui se passe ?
150. C - j'essaie de rentrer dans le couloir, de voir si quelque chose... dans le couloir pourrait éclairer sur le moment
151. N - hum, hum, je te laisse faire (voix chuchotée)
152. C - Mais ...
153. N - (avec sa voix habituelle) Moi, ce que je perçois c'est qu'il y a ce couloir, ce couloir qui mène d'un temps d'écoute très très attentive, avec un effort pour comprendre, et ce couloir, il mène à un temps beaucoup plus tranquille en tous cas, (hum) où tu ne vas pas avoir la même posture, tu vas être plus détendue, je suppose et donc heu, voilà. Je pense que c'est peut-être important de... de... je sais pas comment tu fonctionnes à l'intérieur...
154. C – hum...
155. N - Bien voir que ce couloir, enfin je reprends le mot passage, en tous cas, cette transition
156. C – Oui...
157. N - Entre heu...
158. C - Ce qui peut-être pourrait m'aider, c'est au bout du couloir y mettre une lumière
159. N - D'accord ! (je suis très heureuse de cette proposition de Catherine)
160. C - Mais ma difficulté
161. N – Oui ?
162. C - C'est : je ne peux pas me rendre là
163. N – Non ?, ben ne te rends pas là ; il ne faut pas te rendre là du tout alors... Prends ton temps, reste avec toi-même, là, hein, lâche tout, respire voilà, ça va ? Et puis, je te propose de... à une instance de toi, je ne sais pas, de se placer, non ? (j'ai été un peu déstabilisée moi aussi par le « je ne peux pas », je ne sais plus quoi proposer et puis je recontacte le fait qu'elle vient de parler de mettre une lumière) A une lumière, voilà, on va dire une lumière, de se poster au bout du couloir, tranquillement et donc, demande à cette lumière ce qu'elle a à nous dire ?
164. C - ben oui, elle voit quelqu'un qui prend beaucoup de plaisir à écrire... (émotion) Bon ben ça, je le sais ... (silence)
165. N - d'accord... (petite voix chuchotée) et qu'est-ce qu'elle voit d'autre quand il y a ce plaisir à écrire ?... Et puis ce passage sur ce mot ? Ce moment où tu as décidé que ce n'est pas grave... qu'est-ce qu'elle voit la lumière ? Tu as eu beaucoup de plaisir à écrire...
166. C - Hummm (silence – émotion)
167. N - Tu peux le garder pour toi si tu veux...
168. C - hum hum humm ! (émotion)
169. N - Bon, remercie la lumière... De toute façon, de te faire cadeau des informations importantes
170. C - Oui, c'est bien ... (Hummm humm) ... (silence- émotion) C'est bien...
171. N - D'accord. Tu l'as remerciée ?
172. C - oui, oui.
173. N - D'accord. Et donc, je te propose de prendre du temps, pour rester avec cette information qui t'appartient, rester aussi avec le plaisir d'écrire, hum, la décision d'être plus détendue...
174. C - (silence)
175. N - Et puis prendre le temps aussi de ramener la lumière en toi...
176. C – Hum...

177. N - Et aussi cet endroit sécurisant qui est derrière toi... de le ramener en toi
 178. C - (*manifeste de la surprise*) Tu l'as perçu là ?
 179. N - C'est toi qui as dit qu'il était là !
 180. C - Là ?
 181. N - Enfin, il y avait un endroit sécurisant tout à l'heure, oui !
 182. C - Ah ! Ben oui... J'ai... j'ai cru que là... c'est... Ben oui, mais c'est très juste
 183. N - ben tant mieux, derrière, c'est derrière... Bon, vérifie que toutes les parties de toi-même... que t'es bien réunifiée, que ... Tu me dis si tu as besoin de quoi que ce soit
 184. C - Non, c'est bien !
 185. N - on peut s'arrêter ?
 186. C - Hum
 187. N - Merci.

Fin du premier entretien

Second entretien : le sens de cet accompagnement

Claudine me demande sur quel moment de mon accompagnement en tant que B je souhaite revenir, et je choisis le moment (en 115. N) où je me déplace à côté de Catherine pour vérifier que nous sommes d'accord sur le moment spécifié de transition qui me paraît intéressant à explorer, justement parce que nous tenons enfin un moment spécifié.

Cl1: Tu as choisi ce moment où tu t'es rapprochée de Catherine et où, avec tes mains et avec tes mots, tu lui fais spatialiser les 2 postures dont il a été question avec un espace entre elles (*voix lente et douce*)

Spatialiser la chronologie

Na2 : Bon, alors je reviens à ce qui s'est passé avant parce que, ça m'a servi, la chronologie. Donc en fait, ... je le fais très souvent ça, quand je mène un entretien... j'essaie de voir s'il y a un début, une suite, des moments à explorer, où se situent ces moments. Donc je fais toujours spatialiser la chronologie quand on travaille...Même sur une séquence pédagogique qui dure une heure, j'ai pris cette habitude. Je fonctionne comme avec un film et donc dans un film, il y a des séquences, des moments. Moi, j'ai besoin de cette spatialisation pour avoir une idée des endroits où il faudra ralentir. Pour moi, ce moment là où j'ai demandé à Catherine, « dans la transcription, le mot que tu n'arrivais pas à comprendre, il est où ? », j'ai besoin de ça, en tant que B. J'ai toujours besoin de savoir où j'en suis par rapport au fil chronologique. Donc ça, c'était habituel. Après, j'écoute ce que me dit Catherine, donc je passe sur le fait que ce n'était pas évident de trouver du spécifié, moi ça ne m'inquiétait pas, parce que je me disais : "on fera toujours quelque chose".

Commentaire : En 43.N, j'ai une première précision sur le moment (l'endroit) où se situe le mot dans la chronologie, et une première spatialisation (« montre-moi »). Ce qui fait que ce n'était pas évident en effet, c'est qu'il y a eu répétition un grand nombre de fois de la réécoute du même passage, même si celui-ci (le mot inaudible) était facilement repérable. Or en tant que B je suis en recherche d'un site temporel unique pour faire expliciter un vécu qui n'a eu lieu qu'une fois.

Na2. (*suite*)Et il y a ce moment magique où elle dit... où je comprends qu'il y a eu ce passage, un lâcher prise effectivement. Il y a cette phrase magique de Catherine : « Et puis, je me suis dit que ce n'était pas grave, que cela ne faisait rien, que j'irai demander à Sylvie. Voilà! »... C'est bizarre parce que quand j'entends ça, cette phrase...

Cl3. (*très doucement*) Quand tu entends cette phrase ?

Na4. ... (*silence*)

Cl5. Qu'est-ce qui se passe là ?

Na6. Quand j'entends cette phrase, je suis très soulagée. Mais sur le moment, je suis soulagée heu, ... pour elle, j'allais dire ! C'est-à-dire, ... Ah! C'est complexe !

Cl7. Attends, tu es soulagée pour elle... C'est complexe. Prends le temps pour que cela se déplie, et puis s'il y a plusieurs choses en même temps, donne-les et puis on aura le temps de les déplier.

Na8. En fait, je crois que je passais mon temps sur le fait d'être claire sur la chronologie et donc, j'avais bien conscience qu'il y avait plein de choses qui se répétaient, et que donc elle repassait longtemps sur heu..., sur ce mot etc. et puis quand j'entends cette phrase, en fait je ne sais pas si, à partir du moment où elle a dit "ça fait rien", je ne sais pas si on passe à autre chose, à la limite, elle ne réécoute pas tout ce début et en fait, non, je crois que c'est pas ça! Je réalise plus tard, je comprends que non. Elle est repassée à nouveau sur ce mot et comme il y a eu ce moment de lâcher prise, ben, les autres lectures sont beaucoup plus détendues, cool. Elle emploie les mots pour le décrire. C'est vraiment intéressant ! Ce que je découvre là, c'est heu... (*ralentissement*)... Je ne sais pas comment, j'ai réussi à être claire ? [...] A chaque fois elle revient au début de l'entretien et pendant un certain nombre de fois, elle est très attentive à ce passage et elle ne comprend toujours pas le mot. Et puis à un moment, à un temps T, elle dit : « bon ben ça fait rien heu.....C'est pas grave, j'irai demander à Sylvie ». Et là, elle reprend la lecture intégrale, mais là, c'est devenu plus cool parce qu'elle passe sur le mot et puis bon heu, elle essaye un peu mais bon c'est...c'est tranquille.

... Ce sur quoi j'étais claire, c'est que ce moment était décisif, et que c'était un vrai moment de bascule, de prise de conscience, de lâcher prise. Donc je l'ai positionné par rapport à...Et ça, c'était juste : un moment où il n'y a pas de lâcher prise, et un moment où y a heu... du lâcher prise. Et ça, c'était juste !

Commentaire : je reviens sur la manière dont j'ai été sûre de « tenir » un moment spécifié avec un site temporel unique, donc une possibilité d'être clairement dans la possibilité d'un EdE. Et de plus, je perçois que c'est un moment de transition, qui est l'un de nos objets d'étude.

CL9. D'accord. Si tu veux bien, si tu en es d'accord, ... Ça serait de s'arrêter un peu sur... quand tu sais quand c'est bien clair, que tu sais que ce moment est important, juste, peut-être, si tu veux bien... Qu'est-ce qui te permet de savoir que ce petit moment est important ?

Na10. (*Silence 3 s*) Ben parce qu'il y a à la fois la formulation heu.... Elle doit dire « un moment », d'ailleurs,... je ne sais plus. En tout cas je l'ai entendu comme ça : il y a un moment où je me dis...Et puis elle doit avoir du...du non verbal... « Il y a un moment où »...heu... c'est les mots qui sont importants, et l'intonation, et... quand même l'intonation ...et puis...oui heu..... il y a...son visage se détend, oui... Donc, quand j'entends ça donc : « il y a un moment où je me dis : « ça fait rien c'est pas grave... bon , j'irai demander à Sylvie »... Quand j'entends ça, oui, je me dis « Ouf » ! quoi ! « Ouf » ! Mais... le premier « ouf » c'est heu... : bon, elle va arrêter de se prendre la tête avec ce mot quoi. Donc c'est vraiment heu... je suis sur ... de la sympathie, j'allais dire... par rapport à heu... Ben je veux dire en plus, elle est dans une situation que je connais par cœur ! de réentendre un mot que je ne comprends pas, j'ai vécu ça je ne sais pas combien de fois ! Donc là, je suis complètement en communion (*rires*), enfin bon, en projection, en identification, ce qu'on veut ! J'suis heu..., ce « ouf » c'est... C'est comme si c'était moi... Quelque part, c'est : « ouf » (*souffle*), elle va arrêter de... ce truc horrible de réécouter un mot qu'on ne comprend pas.

CL11. Ok. Nadine. Si tu veux bien, je t'arrête un tout petit peu là. Juste, quand tu entends cette phrase-là, et que le « ouf » te vient, peut-être que tu peux dire comment c'est en toi, dans ton corps là, comment ça, ça se passe ?

Na12. *Silence (3s).*

Cl13. Il se passe quelque chose ?

Na14. Non heu..., c'est dans ma tête que ça se passe.

Cl15. C'est dans ta tête ?

N16. Hum...

Cl17. C'est dans ta tête ?

N18. Enfin bon, non, il y a un peu les épaules. Oui « ouf » quoi (*je montre un relâchement des épaules*)

Cl19. Oui...Il y a quelque chose qui lâche aussi ? Peut-être ?

Na20. (*humm long*).

Cl21. C'est pas ça ?

Na22 : Ben, il y a... il y a une partie de moi qui lâche qui est cette partie heu.....qui...qui connaît bien cette situation de réécouter un mot qu'on ne comprend pas...

Cl23. Hum, hum

Na24. Donc cette partie-là, (Fouh) (*souffle et relâchement des épaules*)

Cl25. D'accord.

Na26. Et puis heu... la partie qui est toujours en...derrière (*je monte l'arrière droit de ma tête*), c'est, heu... : « comment je vais utiliser ça, quoi, en accompagnement, quoi... Qu'est-ce que je vais en faire ? » ... Enfin cette partie-là, elle n'est pas détendue du tout, quoi !!!

Commentaire : Ici je veux dire : Qu'est-ce que je vais faire de l'apparition tant attendue du moment spécifié ? Donc une partie de moi, identifiée à Catherine essayant vainement de comprendre le mot inaudible, est soulagée par cette décision de lâcher prise, et une autre partie, la partie « B » qui mène l'entretien et vient enfin d'entendre qu'il y a un moment vraiment spécifié, est en alerte rouge, à la fois enthousiaste et dans une tension extrême, parce que c'est là que va se jouer le renouvellement du contrat, et cette partie là, elle sait d'expérience que probablement il y a là une graine de sens, quelque chose d'important à mettre au jour.

Cl27. Hmmm

Na28. Donc, j'entends ça, et en fait Catherine, elle continue là... ! Il y a des mots qui continuent après, je crois. Et elle continue heu... ben, comme si cette phrase n'avait pas d'importance, en plus !!! Elle continue à dire que... je sais plus... les mêmes mots qu'elle employait avant ! Que, il y a du plaisir, que heu... je ne sais plus... Je ne sais plus, mais c'est comme si heu...oui, comme si elle n'avait pas saisi heu... l'importance de ce moment-là dans, dans le fait que, elle ne s'y arrête pas, en fait, elle ne s'y arrête pas, voilà...alors que moi je me suis heu... arrêtée quoi !

Cl29. Toi tu sais que c'est important

Na30. Enfin, oui. Oui parce que j'ai entendu...

Cl31. Tu as entendu ?

Na32. Quelque chose de l'ordre d'un... changement, d'un changement quoi

Cl33. d'un changement ?

Na34. Oui d'un changement, d'une transition, de ce qu'on veut quoi.

Cl35. D'accord.

Na36. Et à ce moment-là donc, heu..., c'est moi qui à nouveau ai besoin de spatialiser.

Cl37. C'est toi qui a besoin de spatialiser ? Qu'est ce qui se passe juste à ce moment-là ?

Na38. Ce que je spatialise à ce moment-là, c'est : Il y a un temps... Il y a un temps où elle est tendue, en tout cas en passant sur ce mot-là, et il y a un temps où : « ça fait rien..., c'est pas grave heu.....j'irai demander à Sylvie. » ... Et dans ce temps-là, elle va repasser sur le mot, mais, bon, elle va encore essayer (*de comprendre*), mais c'est plus cool. Donc il y a bien finalement heu..... deux temps. Un temps où elle veut comprendre ce mot, et un temps où c'est moins grave (*de ne pas le comprendre*).

Commentaire - Et donc entre ces deux temps il y a bien une transition, un moment spécifié qu'on peut tenter d'explorer pour comprendre comment ça se passe.

Cl39. D'accord. Ok. Donc Nadine, quand tu spatialises comme ça

Na40. Hum

Cl41. Là tu es à quel moment pour toi ? Ça se passe pour toi d'abord ? Où tu te dis : « j'ai besoin de spatialiser » ?

Na42. C'est quand je sens... C'est quand j'entends qu'après cette phrase décisive, elle continue comme si de rien n'était... !

Cl43. Voilà

Na44. Alors là, heu..., moi j'ai... Il faut qu'on se mette d'accord sur le temps, hein, là, ça ne va pas, cette histoire ! Comme si (*chez Catherine*) il y avait une indifférenciation complète, et (*pour moi*), pas du tout ! Donc ça c'est vrai, que moi, je l'ai entendu...

Cl45. D'accord

Na46. Et donc j'ai vérifié avec elle, qu'elle est d'accord. Donc je lui propose la spatialisation pour qu'on ait un support commun... une référence commune...

Commentaire - Là je retrouve l'importance pour moi de m'être déplacée, vraiment à côté d'elle, avec le geste de spatialisation des deux espaces temps devant nous, cf. 115.N.

Cl47. Ok. Alors je te ralentis, si tu veux bien

Na48. Hum

Cl49. Donc elle, elle continue comme si de rien n'était, et toi : « il faut que, ce n'est pas possible (*de continuer comme ça*), il faut se mettre d'accord sur le temps » (*sur le moment spécifié à explorer, en fait pour moi celui qui vient d'apparaître, le moment de transition, de prise de décision, de lâcher prise*)

Na50. Hum

Cl51. D'accord... ça se passe comment là en toi, ces choses-là ?

Na52. Eh bien là, c'est heu..., c'est : « j'ai besoin d'une pause ! »... En gros, c'est moi je suis restée probablement heu... arrêtée sur l'importance de cette phrase, et il y a une contradiction avec le fait qu'elle n'a pas l'air d'avoir trouvé ça important, parce que...elle continue à...à redire (*mot appuyé*) des choses déjà dites.

Cl53. Voilà. Donc tu sens cette contradiction ?

Na54. Oui... Et puis peut-être à être toujours dans : « c'est pas spécifié »...Enfin je sais pas ... En tous cas, il n'y a pas de changement dans son ton à elle

Cl55. Oui

Na56. Et donc, là... il faut qu'on se mette d'accord, quoi (*ton ferme*).

Cl57. D'accord

Na58. Et puis effectivement, en arrière-fond, il y a, je sens bien qu'il y a heu...elle l'a dit plusieurs fois : « Ya pas de spécifié, y a pas de spécifié »

Cl59. Hum

Na60. (*voix plus forte*) Ben, c'est là... c'est là que ça se précise et que je vais le formuler, je ne sais plus trop quand ? Et donc là, il faut qu'on se mette d'accord. Donc c'est une histoire de... bon, moi je ne dis pas « attelage », moi, mais de contrat d'entretien. Donc je dis : « Si tu veux bien, on fait une pause ». Et j'ai besoin de vérifier avec elle que ça lui convient, ma représentation... Et c'est là que je me mets à côté d'elle, comme ça (*je montre le mouvement de déplacement à l'endroit où nous étions*).

Cl61. Et là, tu te mets à côté d'elle

Na62. C'est là que je me mets à côté d'elle, et heu..., là, j'ai besoin de mettre à côté d'elle et qu'on se mette d'accord... Et qu'on se donne ce support visuel...

Cl63. Voilà. Alors tu te mets là-bas, et comment ça se passe là ?... Qu'est-ce que tu fais ?

Na64. Ben là, je suis dans une position heu... J'ai besoin de son accord

Cl65. Tu as besoin de son accord

Na66. Et j'ai besoin (*voix plus forte*) qu'elle me confirme que j'ai compris, que ce que je...construis là de...spatialement, ça correspond à son vécu. J'ai besoin..., et si c'est pas ça (*dernier mot appuyé*), je suis ok (*mot appuyé*) qu'elle me rectifie.

Cl67. Tu as besoin de... Tu as besoin de son accord, de savoir que...

Na68. Je ne sais même pas ce que je vais faire, quoi. C'est...

Cl69. Tu ne sais pas encore ce que tu vas faire à ce moment-là ... Mais tu sais que tu as besoin...

Na70. Ce que je sais, c'est que j'ai besoin de faire une pause (dernier mot au ralenti) pour qu'on se mette d'accord.

Cl71. Voilà, ça c'est clair.

Na72. Hum

Cl73. D'accord.

Na74. Parce qu'il y a une contradiction entre l'importance pour moi de cette phrase, et le fait que... (*soupir*) c'est comme-ci heu... elle n'avait pas saisi cette importance.

Cl75. D'accord

Na76 : Ça fait trois fois que le je dis mais bon (rire).

Cl77. : D'accord, Nadine.

Na78. C'est parce que je sens cette dissonance entre nous.

Cl79. Voilà. Donc c'est ça qui t'a guidée ?

Na80. Oui. C'est vraiment une question de contrat et de se mettre d'accord...

Cl81. Voilà.

Na82. De se mettre d'accord, et d'avoir une représentation commune de...de savoir ce qu'on fait ensemble. C'est, c'est de cet ordre-là, c'est le contrat, oui.

Cl83. Voilà. Donc c'est... (*Nadine interrompt*)

Na84. C'est ce que j'appelle (*débit rapide*) le contrat d'entretien

Cl85. Donc voilà. C'est ça qui te guide pour te bouger, pour aller te mettre à côté d'elle ?

Na86. Moi, je ne le savais pas sur le moment, mais enfin je pense que c'est ça... C'est ... je le comprends maintenant... On n'a pas la même heu... On est décalées parce que moi je pense que c'est important et elle, elle ne s'en rend pas compte. Voilà

Cl87. Voilà. Et donc c'est ça qui te guide et qui fait que tu bouges ?

Na88. Oui.

Cl89. Tu te mets à côté d'elle ?

Na90. Oui

Cl91.: Et une fois que tu as bougé, que tu es à côté d'elle, comment ça se passe, la mise en mouvement là ?

Na92. Ben là, je...je m'appuie sur heu... mon mode de fonctionnement.

Cl93. Et quand tu t'appuies sur ton mode de fonctionnement là, comment tu fais ?

Na94. Je gestualise, je spatialise, je mets en dehors, je montre heu... Et on l'a, devant nous toutes les deux-là, pour le coup.

Commentaire : donc ici ce que je revis, en le gestualisant à nouveau, c'est le fait de montrer à Catherine à gauche le moment tendu, à droite le moment détendu, et au centre, entre les deux, la transition entre ces deux états. (cf. 115.N)

Cl95. Et ça se fait à ce moment-là ?

Na96. Je dis : « Bon, si tu veux bien, dis-moi si ça te convient. Et là, (*le ton monte*) je prends une décision aussi... Heu...je ne lui demande pas, et ça s'est passé dans ma tête, fugitivement, je me suis dit : « est ce que je lui demande, de quel côté je mets, etc. » (*débit de plus en plus rapide dans ce qui suit*) Et je crois même que je l'ai formulé et je lui dis : « non ben, on va mettre... On va utiliser la chronologie. Donc on va mettre là, à gauche, donc ligne du temps à gauche. On va mettre à gauche la phase où tu es encore dans l'effort de chercher. On va mettre là (*geste à droite*) la phase où c'est devenu heu..., plus facile, voilà, et où, même si tu cherches encore à comprendre c'est cool. Et puis donc, il y a ce moment... (et là, j'emploie effectivement je crois, le terme de « prise de décision)

Cl97. Oui

Na98. (*suite de la remémoration de ce que j'ai dit à Catherine cf. 115.N*)... Où tu..., voilà, où tu prends cette décision, où tu te dis « finalement, c'est pas grave », heu..., « ça fait rien je demanderai à Sylvie », voilà... et donc il y a ce... ce changement de... de tonalité complète, en fait.

Cl99. D'accord et quand tu fais cette spatialisation là, et que tu fais les gestes et que tu dis les choses et que tu les poses et que tu les nommes ?

Na100. Eh bien en fait, je la regarde et je formule des choses, pour heu... vérifier que ça lui convient quoi.

Cl101. Tu la regardes

Na102. Heu... je crois

Le contrat, la focalisation, la mise en place d'un dissocié

Cl103. Prends ton temps, tu es en train de...

Na104. Je ne la regarde pas beaucoup parce que là je sais quand je suis à côté des gens comme ça heu... je pense pas que je me tourne complètement, mais je lui demande : « Bon, est ce que c'est bien comme ça ?..., est ce que ça te convient ? » et heu..., elle me dit « oui » ou elle fait ça (*hochement de tête*), enfin je la regarde pas en face mais j'ai...j'ai tous les signes d'approbation, je perçois tous les signes d'approbation, quoi heu... elle doit le dire et puis elle le manifeste que... que « oui c'est bien ça »

Cl105. D'accord.

Na106. Et donc après je...je focalise sur ce point, et elle dit « c'est tout petit »,

Voilà... C'est là ! Alors quand j'entends « c'est tout petit » (*en 120. C*), alors là, ah, alors là, c'est très intéressant...

Cl107. C'est très intéressant ...

Na108. Hum... (*silence*)

Cl109. Qu'est ce qui y a là, pour toi, là ?

Na110. Ben je dis : « ah ! »... Alors il y a à la fois, heu... « c'est tout petit mais ça suffit, c'est parfait, il y a quelque chose!, elle est d'accord, heu...c'est tout petit mais c'est là. » Donc ça, c'est parfait pour moi. En même temps, je me dis : « c'est très fragile », et là, je pense que j'ai en...vraiment en

référence la séance dont je vous ai parlé (*une séance de formation IFS où j'avais le rôle de thérapeute*) avec heu..., une partie très...très très fragile et qu'il fallait approcher avec beaucoup de délicatesse et qui se laissait pas du tout approcher d'ailleurs, enfin donc c'est aussi une autre expérience ça, mais heureusement que je l'ai, quelque part. Donc je me dis : « De toute façon, bon, c'est bien, déjà, rien que le fait qu'on sache qu'il y a eu ça », c'est déjà pas mal quoi. Et donc là..., comme « c'est tout petit », et qu'il y a cette partie qui va se manifester, qui doute et que je sens déjà, quoi... C'est-à-dire, quand elle dit « c'est tout p'tit », c'est comme si dans...dans la manière dont Catherine le dit, comme si je sentais déjà que, elle se dit « ouhlala, ...ça... » voilà quoi, c'est tout p'tit, quoi ! » (*rires*). Et donc moi je suis..., moi ça me va... ! Et puis Catherine, je crois que c'est là qu'il y a des parties qui doutent,...bon. Et donc là je lui demande de mettre de côté la partie qui « doute » et puis...il résiste le doute. Houai c'est un gros doute ! (*rires*) Et donc je formule en termes de : « Est-ce que cette partie serait d'accord pour qu'on expérimente quelque chose, quoi, qu'on essaye ? »... Et donc, alors là il y a un peu de cafouillage sur les...heu... : « ben si tu en est d'accord, je te propose, et puis alors je dis une autre Catherine, une autre toi-même, une partie, tout ça, heu..., rien ne lui convient ! Elle me dit « non » ... Et alors, elle me donne l'info qu'elle voudrait reprendre la localisation d'hier (*je ne suis pas au courant mais elle, oui, donc tout va bien*), et dire « un endroit ».

Donc, je dis : « Bon eh bien, un endroit ! Voilà.

Commentaire : je recontacte le fait qu'à ce moment de l'entretien avec Catherine, je suis très très contente de sa proposition.

Cl111. Hummm

Na112. Et puis... Bon je ne sais pas s'il faut continuer ???

Cl113. Non, je t'ai laissée...

Na114. Parce que là je l'ai un peu la chronologie là, on va faire une pause

Cl115. Là je t'ai laissé filer mais... ça fait un petit moment que je voulais une pause...

Na116. Oui parce que là j'ai la chronologie, je sais ce qui se passe, quoi

Cl117. Oui! une pause, parce que là je t'ai laissée filer effectivement... Parce qu'en fait, tu as choisi le moment où tu faisais cette spatialisation, bon, on l'a décrite, mais justement maintenant que tu as cette information, est-ce que tu souhaites qu'on aille chercher davantage ?... Qu'est-ce que tu souhaites à partir de là ?

(*Silence 2s*)

Na118. Ben oui, essayons heu...on va bien voir... Ah oui, parce que là, il n'y a pas de dissocié, c'est ça le problème ?

Cl119. Non pas encore... (*rires*) J'ai pas éprouvé le besoin d'en mettre pour l'instant mais...

La mise au monde d'un tout petit

Catherine119 (observatrice) - Moi je peux dire quelque chose ?

Na120. Oui

Cl121. Oui, bien sûr!

Catherine122 - Si vous en êtes d'accord, il m'a semblé que quand tu étais dans le « tout petit » là, ton visage en tout cas

Cl123. Ah! Il s'est passé quelque chose là, oui

Catherine124. Ton visage s'est éclairé. Et voilà, juste heu...

Cl125. Humm

Na126. Hum, hum... Ah, ça m'émeut ce que tu dis...

Commentaire : là, je recontacte cet instant où j'entends « c'est tout petit » (120.C), et l'émotion monte en moi... donc : instant-graine de sens.

Catherine127. Donc heu, il y a quelque chose-là qui me semble...qui pourrait être intéressant, si tu en es d'accord, heu...

Na128. Humm... D'accord !

Cl129. Oui, tu voudrais le faire, Catherine ?

Catherine130. Non, non, vas-y Claudine, non, non

Cl131. Oui, moi aussi je l'ai vu, c'était magnifique ! (*rires*)

Na132. Humm hum, d'accord, d'accord ! (*silence 3s*) Ben, tu peux m'accompagner déjà en explicitation et puis...

- Cl133. Oui et puis je mettrai en place par rapport à ce moment-là (*un dissocié*)... pour voir si on récupère quelque chose... ?
- Na134. D'accord
- Cl135. Et puis si on récupère pas, on lui dira merci ! et puis on ira chercher un autre, sur un autre moment... ça va ?
- Na136. Humm
- Cl137. Bon, ok Nadine. Bon alors, (*avec une voix complètement nouvelle*) je te propose de te remettre heu... avec ta chaise, parce que tu y es restée
- Na138. Humm
- Cl139. Donc tu es à côté d'elle, tu vois que vous êtes d'accord pour cette spatialisation
- Na140. Humm, hum
- Cl141. Et tu as mesuré que pour elle, elle n'avait pas vu l'importance de placer ce moment, mais que pour toi ça semblait effectivement attraper quelque chose, là, qui était important, ok?... Et puis (*ralentit*) tu l'entends dire : « c'est tout petit » (*sur tout ce passage, Cl a repris sa voix de B*)
- Na142. Humm
- Cl143. Tu y es là ?
- Na144. Attends, il faut que je prenne le temps
- Cl145. Voilà, prend le temps, prend le temps de te poser
- Na146. (*silence*)
- Cl147. Il y a eu tout ce moment où tu as été très active, très... voilà, puis là c'est Catherine qui parle (*silence 13 s*) puis... tu y es, tu y es ?
- Na148. Non je sais pas trop ce que je vais pouvoir dire ???... Non mais quand je dis « je sais pas ce que je vais pouvoir dire », c'est que ça me renvoie pleins de trucs...
- Cl149. Alors tu lâches, ... tu es avec nous là dans l'entretien mais en prise sur ça, tu fais rien d'autre que de laisser faire et je te propose Nadine, que nous fassions un petit peu autrement... Et je te propose, si tu le veux bien, de mettre en place une partie de toi quelque part, là où ça va te convenir, qui va pouvoir nous informer sur ce qui se passe dans ce petit moment, où Catherine dit « c'est tout petit » et ce que ça te fait à toi ?
- Na150. (*silence 4s*). Alors le problème c'est que, je veux bien le faire un peu plus tard, mais heu..., faudrait déjà que j'épuise ce...ce qu'il y a là, ce qui est en train de venir, si tu veux et dont j'ai pas forcément envie de parler, quoi... Donc j'ai besoin d'un peu de temps
- Cl151. D'accord
- Na152. Et de silence...
- Cl153. D'accord
- (*Silence 60 s*)
- Na154. Bon, on peut essayer (*tout doucement*)
- Cl155. C'est quelque chose qui monte là, qui est monté là ? et c'est là ?
- Na156. Houai... (*long*) mais il y a plein de choses mais...
- Cl157. Il y a plein de choses... et tu peux laisser te dire ce qui monte ?
- Na158. Non
- Cl159. ou le garder pour toi suivant...
- Na160. Non
- Cl161. Voilà, tu préfères... ?
- Na162. Je peux pas!
- Cl163. Voilà, d'accord. Tu le laisses monter... c'est important que tu prennes le temps de... de le garder pour toi...
- Na164. Non mais je veux bien essayer de voir heu... je veux bien essayer de voir ce que...ce que ça donnerait avec heu... des dissociés
- Cl165. Voilà. Et puis éventuellement, ce que donnera le dissocié comme information, tu peux le garder pour toi
- Na166. Humm
- Cl167. Hein, si tu as besoin ?
- Na168. Humm

Cl169. D'accord. Ok. ..Donc Nadine, je te propose à nouveau de placer une partie de toi quelque part où ça te convient tout à fait, pour cette chose-là, qui est d'essayer d'explorer ce « petit moment » où Catherine a dit « il est tout petit », « c'est tout petit », pardon!

Na170. Humm (*appuyé, suggère l'effort*)

(*silence 53 s. - on entend un souffle*)

Cl171. Une partie de toi

Na172. (*second soupir de Nadine – silence 13 s.*)

Cl173. Tu veux qu'on fasse autrement ?

Na174. (*un son – silence 47 s.*) - Non. J'sais... J'ai... ce qui me vient c'est heu..., ben c'est heu... (*Silence 8 s*)

Cl175. Oui

Na176. Je sais pas, c'est vraiment de...plutôt de le placer au centre, tu vois, dans le cœur, je dirai, quoi. Donc c'est... c'est...c'est pas... du coup (*rire un peu gêné*), c'est pas vraiment un dissocié...

Cl177. Eh bien, c'est peut-être un ...

Na178. Et les choses qui me sont venues, tu vois...

Cl179. Oui

Na180. C'est plutôt ouvrir sur... alors, à la fois des moments de travail sur moi-même, heu (*silence 3 s*), de moi-même contacter heu...quelque chose qui était « tout petit » (*silence 3 s*), et puis c'est aussi des moments d'accompagnement, enfin celui dont j'ai parlé heu...où il y avait une partie très très... Comment dire, très fragile, très vulnérable! Voilà, très, très vulnérable... Voilà, c'est le mot qui me manquait... Je pense que quand il y a...quand elle dit « c'est tout petit » heu...(*silence 3 s*)

Cl181. Si j'entends bien, si j'ai bien compris « quand elle dit « c'est tout petit », c'est que ça résonnerait en toi et renverrait à d'autres choses pour toi ?

Na182. (*silence 3 s*) C'est surtout que ça connote heu... Je suis très contente donc, c'est sûr, quand j'entends « c'est tout petit » ... Et à la fois...et en même temps, je sais que c'est très précieux, très vulnérable (*lentement*), que ça va demander beaucoup de délicatesse (*mot appuyé*), et que, en même temps, c'est là quoi.

Cl183. Oui. C'est là.

Na184. C'est là. (*Silence 2s.*) Tout est là. (*silence 3s.*)

Cl185. Tout est là. Tout est là (*+ fort*)

Na186. Humm

(*Silence 9 s.*)

Cl187. Et tu es très contente ?

Na188. (*rire et soupir*) Oui, enfin c'est pas vraiment le mot mais...

Cl189. Oui mais sachant que ça va...que ça se passe...

Na190. Enfin, je sais pas mais ça va, humm

Cl191. Qu'est-ce qu'il a d'autre encore, quand tu entends « c'est tout petit » ? Si tu laisses venir, et si tu prends le temps ?

Na192. C'est, enfin... je veux bien essayer un dissocié maintenant. Un autre, enfin, c'est pas...

Cl193. Oui, oui

Na194. J'en ai pas fait encore

Cl195. Non, non, mais... Alors on va dire, « si tu veux bien Nadine », parce que ça va être heu... celle de tout à l'heure, tu la laisse tomber, hein. C'est voilà, elle est...

Na196. Laquelle ?

Cl197. Celle qui s'est pas placée

Na198. Ah non, attends ! Elle est...je la laisse pas tomber !!! Elle s'est placée dans le cœur, donc c'est pas un dissocié quoi!

Cl199. Ah oui, pardon

Na200. C'est pas un dissocié

Cl201. Pardon, oui, oui c'est ça

Na202. (*Rire*)

Cl203. Excuse moi

Na204. C'est pas grave

Cl205. Elle s'est placée dans le cœur. Oui celle-là, elle est... elle est à sa place, voilà. Elle fait ce qu'elle a à faire

Na206. Ok

Cl207. Donc, une autre partie que celle-là, voilà, que tu laisses se mettre là où ça convient bien, pour qu'elle nous éclaire un peu plus, quelle t'éclaire un peu plus sur ce « petit moment », « c'est tout petit ».

Na208. ... En fait, c'est un dissocié qui pourrait essayer de voir heu..., la Nadine professionnelle, quoi, heu/dans cette histoire, quoi...

Commentaire : je suis intéressée par le côté opérationnel de la spatialisation pour savoir comment A et B se mettent d'accord sur la chronologie et sur le ou les moments à explorer, et c'est quelque chose qui est devenu tellement habituel pour moi, et tellement puissant à mon avis et important pour le contrat d'entretien, que je suis soucieuse de la transmission de ce savoir-faire, et donc preneuse d'un point de vue « professionnel » sur la question. Il y a donc une mission implicite donnée au dissocié... qui va d'ailleurs aller au-delà de cette mission... Par ailleurs je constate à la relecture que j'avais touché là des choses si intimes, avec le côté vulnérable du « tout petit », que je ne me voyais pas les partager verbalement, et que revenir au professionnel est une manière de passer à autre chose. Enfin, avec cette visée de clarification sur l'aspect « technique d'accompagnement », on quitte le positionnement sur ce qui se passe pour moi quand j'entends « tout petit » pour revenir très légèrement en amont, quand j'ai déplacé ma chaise pour être vraiment à côté de Catherine, et que je tends les bras devant elle. On verra que derrière le soit disant aspect « technique » il y a une posture qui relève d'une toute autre dimension.

Cl209. (*doucement*): La Nadine professionnelle, voilà

Na210. ... (*Silence 5s.*)

Cl211. Ça t'irait ?

Na212. Humm, il faut que je le positionne, quoi...

Cl213. Voilà, prends le temps

Na214. Humm... (*Silence 22s.*)

Cl214. Essaie différents endroits

Na111. Oui, oui

Cl215. pour voir si...

Na216. Oui, je l'ai mis par là-bas. (*geste vers la droite*). Très loin.

Cl217. Très loin, là-bas

Na218. Humm

Cl219. ça te paraît convenir ?

Na220. Oui, je vais essayer de lui donner un nom heu... (*silence 3s.*) Un superviseur ? Le superviseur ?

Cl221. Le superviseur ? Là-bas... c'est loin?

Na222. Humm...

Cl223. D'accord. Et, est-ce que tu souhaites que je m'adresse directement à lui ou je te demande à toi ?

Na224. Non je...

Cl225. Je te demande à toi ?

Na226. Je vais lui ...

Cl227. Tu vas lui demander... Donc, Nadine, si tu le veux bien, en prenant le temps qu'il te faut..., tu demandes à ton superviseur, là bas, loin : « Qu'est-ce qu'il perçoit de ce « petit moment » qui s'est passé entre toi et Catherine ?

Na228. (*silence 3 s.*) Ben, ce qu'il perçoit, c'est vraiment heu...l'aspect corporel, quoi...

Cl229. L'aspect corporel

Na230. C'est-à-dire le... le déplacement à côté de Catherine (*voix de Nadine lente et faible*) ... la gestuelle heu...où (*ralentissement*)... je suis très proche d'elle et je positionne le heu...Mon geste sur le...le centre (*Nadine refait le geste pointant le centre*), au moment de la prise de décision.

Cl231. Humm

Na232. Et puis là,... alors, par le fait que je me suis rapprochée d'elle, (*ralenti prononcé et jusqu'à la fin de la phrase*), que je suis penchée vers elle et que heu... Alors là, je suis... Ah, je suis revenue en « je », donc heu... ?

Commentaire : je réalise à ce moment- là que je parle en 1^{ère} personne, et que donc ce n'est plus le dissocié « superviseur » qui, lui, devrait (?) s'exprimer en « elle » !)

- Cl233. Et qu'est-ce qu'il perçoit de tout ça là...l'aspect surtout corporel, le déplacement ?
- Na234. Alors attends oui, il perçoit le corporel
- Cl235. Le déplacement, le corporel
- Na236. Et il perçoit le... J'allais dire l'enveloppe, quoi. C'est-à-dire le...la bulle entre, heu... la bulle, Catherine, moi (*appuyé*) et le geste de spatialisation, quoi... Il y a... Il voit qu'il y a une bulle, et que heu...J'allais dire une bulle sacrée, quoi...
- Cl237. Une bulle particulière ?
- Na238. (*très net et ferme*) Non! Une bulle sacrée.
- Cl239. Sacrée. Il voit qu'il y a une bulle sacrée. Ok... Donc, il perçoit ces choses-là
- Na240. Un espace sacré.
(*Silence*)
- Cl241. D'accord.
- Na242. Humm... (*avec long soupir*)
- Cl. 243. Ok. Et demande-lui encore, Nadine...
- Na244. (hum). Je crois que ça va. Je vais rester un peu avec ça.
- Cl245. Tu veux rester un peu avec ça ?
- Na246. *Hochement de tête - Silence*
- Cl 247. Et quand tu es avec ça... Est-ce qu'il te vient quelque chose d'autre ?
- Na248. (*Silence 14 s*) Non.
(*Silence 4 s*)
- Cl249. Tu souhaites qu'on poursuive ?... Tu souhaites rester avec ça ?... Tu veux t'arrêter là ?
- Na250. Non, je veux bien essayer autre chose.
- Cl251. Autre chose ?
- Na252. Humm
- Cl253. Et donc tu souhaites aller où là, maintenant ? Dans la chronologie de l'entretien ? Un petit peu plus loin ?
- Na254. Ah non, non, non, on va rester là-dessus!
- Commentaire. Je perçois le caractère essentiel pour moi de ce moment magique avec Catherine*
- Cl255. Surtout pas. Rester là-dessus...
- Na256. Humm... (*silence 3s.*)
- Cl257. Si tu veux bien, c'est Catherine qui va poursuivre. (*Claudine a perçu un signe de Catherine, qui prend le rôle de B*)
- Na258. Hum, hum.
- Cl259. Est-ce que tu serais d'accord ?
- Na260. houai, houai... (*le second mot est à peine prononcé*)
(*silence*)
- Catherine 261. Ce que je te propose Nadine, tranquillement, c'est de reprendre donc ce superviseur, voilà... Là où tu l'as placé, à l'endroit qui te convient, celui que tu as choisi... Tu l'as, là ?
- Na262. Hum, hum...
- Catherine 263. Et ce superviseur a des...des pouvoirs extraordinaires... Ce serait possible ? (*magnifique intuition de Catherine quand elle fait cette proposition*)
- Na264. Je sais pas (*rires*)
- Catherine 265. (*rires*) des pouvoirs heu... C'est possible qu'il ait...
- Na 266 : Ben, je...je sais pas, là. Je veux bien essayer...
- Catherine 267. Oui, des pouvoirs heu...je ne sais pas...de voir heu... les choses de manière très très précise, ou dans l'espace ou dans le temps heu...Une manière de... de grossir les choses pour voir ce qu'on...ce qu'on ne peut pas voir

La métaphore maïeutique

- Na268. (*Silence 18 s.*) Ce qui me vient là, c'est... C'est heu...une métaphore quoi... C'est heu...Quelque chose comme...C'est comme heu...Alors (*silence 10 s*) C'est...Attends, c'est difficile à formuler... (*silence 2 s.*)
- Catherine 269. Oui...

Na270. Ben, le mot qui m'est venu, c'est... c'est un enfantement, quoi...
 Catherine 271. Un enfantement
 Na272. Un enfantement mais... attends, il me faut du temps
 Catherine 273. Oui.
 Na274. (*Silence 7 s.*) Oui... C'est joli
 Catherine 275. Oui
 Na276. Oui... c'est comme si on était toutes les deux dans... dans cet espace sacré
 Catherine 277. Hum, hum
 Na278. et que... heu... on mettait au monde ce... ce « tout petit »
 Catherine 279. D'accord...
 Na280. Je crois que je vais m'arrêter là!
 Catherine 281. Ok
 (Rire partagé)
 Na282. Humm
Très long silence des trois...
 Catherine 283. Tu as besoin Nadine de... ? *silence*
 Na284. Non!
Silence des trois

Fin du second entretien

Presque deux ans après :

De cette métaphore maïeutique, il me reste en mémoire l'image lumineuse d'une bulle, espace sacré où Catherine et moi étions penchées toutes deux pour travailler ensemble à la mise au monde d'un tout petit.

Les réflexions qui me viennent maintenant...

Je constate que mes axes de recherche me mènent à retenir plutôt « graine de sens » que « sentiment intellectuel », qui me convient d'autant moins que pour moi dans les exemples que je développe, il s'agit de moments émotionnels, mais dont la teneur émotionnelle est souvent captive, autrement dit : exilée.

Pour les deux instants de prise de conscience qu'ont été la vulnérabilité du « tout petit » et la métaphore maïeutique, je préfère donc « décryptage du sens » à « 4^{ème} niveau de description ». Dans les deux cas, la traduction symbolique de l'émotion se manifeste par l'émergence d'un mot, d'une expression ou d'une image qui se donne comme justesse, exacte coïncidence avec le vécu. C'est par le passage à un langage métaphorique venu de l'inconscient que s'exprime ce qui semblait d'abord inexprimable. Dans les deux cas, je n'ai pas ressenti ces mises en mots ou en images comme des descriptions, mais comme un cadeau de mon histoire, comme l'avènement d'une ouverture vers des chemins à défricher.

Nadine Faingold. Paris, 5 mai 2015.

Une lecture des romans policiers de Fred Vargas avec la grille du GREX.

Le cas du commissaire Adamsberg.

Maryse Maurel

Une rencontre imprévue

J'aime beaucoup lire les romans policiers de Fred Vargas et j'ai une affection toute particulière pour le commissaire Adamsberg, prénommé Jean-Baptiste. En lisant le dernier ouvrage de Fred Vargas récemment paru, je suis restée à l'arrêt devant l'extrait suivant :

Adamsberg posa doucement sa fourchette, comme toujours quand une idée, qui n'en était pas encore une, un embryon d'idée, un têtard, montait mollement à la surface de sa conscience. À ces moments, il le savait, il ne fallait faire aucun bruit car le têtard est prompt à replonger et disparaître à jamais. Mais ce n'était pas pour rien qu'un têtard pointait sa tête informe à la surface des eaux. Et si c'était seulement pour se divertir, eh bien, il le remettrait à l'eau. En attendant et sans faire un geste, Adamsberg attendait que le têtard s'approche un peu plus et commence à se muer en grenouille. *Temps glaciaires*, p. 256.

Adamsberg perçoit en lui une manifestation de niveau 3, il laisse du temps et de la place pour la saisir, pour laisser venir une métaphore ou une allégorie qu'il puisse attraper et interpréter, pour en trouver le sens, c'est-à-dire le niveau 4 dans nos niveaux de description. Bigre !

Rappel sur le niveau 3³ (Expliciter 104, Vermersch, pp. 53-54)

Le niveau 3 de description (N3) d'un vécu est celui des "sentiments intellectuels" (cf. Burloud⁴). Les sentiments intellectuels sont superficiellement très variés, ce peut être un ressenti corporel, un geste, une impression de mouvement, de distance, d'enveloppement ou de direction, une image ou portion d'image sans lien direct avec le contenu de la pensée, un symbole, un blanc, un vide, etc.

Ce niveau se donne dans un premier temps comme n'ayant pas beaucoup de sens, et même comme inutile à prendre en compte. Du coup il n'a d'intérêt que si l'on comprend qu'il est l'expression "symbolique", "indirecte", "non verbale" du niveau de la pensée qui s'opère de façon infra consciente (c'est le terme choisi par Burloud), ou encore au niveau du Potentiel ou de l'organisme.

En fait, ce qui est passionnant pour nous, c'est que le sentiment intellectuel est la preuve du fonctionnement actif, productif, orienté, adapté, finalisé, de notre cognition organique, non pilotée par le "je".

...

La mise à jour du N4 n'est donc pas un simple travail de description, comme si le sens était déjà là et qu'il fallait simplement le mettre en mots ; ni d'un travail de réflexion, qui demanderait un raisonnement à partir du sentiment intellectuel ; mais d'un travail de reflètement, c'est-à-dire de la mobilisation d'un acte particulier qui lance une intention éveillante à partir de questions du type : qu'est-ce que cela m'apprend ? Et accueille la réponse qui émerge.

Ou bien, tout simplement par le fait de rester en contact ouvert avec le sentiment intellectuel qui est apparu (stratégie de l'infusette dirait Dynèle). Le reflètement n'est pas un acte contrôlé, mais un acte invoqué, résultat d'une intention éveillante.

³ Vermersch P., (2014), Description et niveaux de description du vécu, *Expliciter 104*, pp. 53-54. Sur le site du GREX <http://www.grex2.com/>

⁴ Et d'autres psychologues du début du 20^{ème} siècle comme Binet ou les chercheurs de l'école de Würzburg.

Je vous avais déjà offert une auto-explicitation du commissaire Adamsberg (dans *Expliciter* 81, pp. 29-30). La voici :

Entre sa paisible arrivée à la Brigade et le surgissement du Trident, il lui manquait à nouveau un lien.

Il s'assit au sol, le dos contre le radiateur, les mains enserrant ses genoux, songeant au grand-oncle ainsi calé dans un creux de rocher. Il lui fallait se concentrer, fixer un point, plonger son œil au plus profond sans lâcher prise. Revenir à la première apparition du Trident, à la rafale initiale. Lorsqu'il parlait de Rembrandt donc, lorsqu'il expliquait à Danglard la faille de l'affaire d'Hernoncourt. Il se repassa cette scène en esprit ...

Autant mémoriser les mots exigeait de lui un effort laborieux, autant les images s'incrustaient aisément en lui comme des cailloux dans la terre molle. Il se revit assis sur l'angle du bureau de Danglard, il revit le visage mécontent de son adjoint sous son bonnet à pompon tronqué, le gobelet de vin blanc, la lumière qui venait de la gauche. Et lui, parlant du clair-obscur. Dans quelle attitude ? Bras croisés ? Sur les genoux ? Main sur la table ? Dans les poches ? Que faisait-il de ses mains ?

Il tenait un journal. Il l'avait attrapé sur la table, déplié, et feuilleté sans le voir durant sa conversation. Sans le voir ? Ou bien au contraire en le regardant ? Si fort qu'une lame de fond avait jailli de sa mémoire ?

...

[Revenu au commissariat] Adamsberg trouva [le journal] rangé dans un meuble classeur. Sans prendre le temps de s'asseoir, il en tourna les pages en quête de quelque signe neptunien. Ce fut pire. En page sept, et sous le titre "Une jeune fille assassinée de trois coups de couteau à Schiltigheim", une mauvaise photo révélait un corps sur une civière. En dépit de la trame clairesemée du cliché, on distinguait le pull bleu pâle de la jeune fille et, au haut du ventre, trois trous rouges en ligne.

Adamsberg contourna la table et s'assit dans le fauteuil de Danglard. Il tenait entre les doigts le dernier *fragment* du clair-obscur, les trois blessures entraperçues. Cette marque sanglante tant de fois vue par le passé, signalant le passage du tueur qui gisait dans sa mémoire, inerte depuis seize ans. Que cette photo avait réveillé en sursaut, déclenchant la terrible alarme et le retour du Trident. *Sous les vents de Neptune*, pp 33-34.

Adamsberg se lance une intention éveillante, celle de retrouver ce qui a fait lien avec l'enquête ancienne sur le Trident. Pour cela, il retrouve le contexte, il se le décrit dans une description de niveau 2, il retrouve ainsi le moment de l'origine du lien avec le Trident : il parlait avec Danglard en feuilletant un journal sans le voir, et il a vu quelque chose dans le journal. Il ne lui reste plus qu'à retrouver le journal et à y chercher ce qui l'a alerté.

Comment fonctionne-t-il ce commissaire Adamsberg ? Outre qu'il peut se mettre en évocation pour retrouver une information manquante, qu'il est à l'écoute de son potentiel, qu'il repère et laisse éclore son niveau 3, bref, comme le dit un de ses collègues québécois, que c'est un "pelleteux de nuages"⁵, fait-il d'autre chose qui pourrait en faire un membre incognito du GREX ? Y a-t-il dans les autres ouvrages de Fred Vargas des choses analogues ? Il m'a paru intéressant d'aller y voir de près. J'ai ressorti tous les livres de Fred Vargas, mis de côté ceux qui ne mettent pas Adamsberg en scène et je les ai relus en cherchant si je pouvais avoir des informations sur le fonctionnement "atypique"⁶ d'Adamsberg à partir de notre grille de lecture GREX.

J'ai inséré volontairement dans ce texte beaucoup de citations pour que vous puissiez juger par vous-mêmes les informations que j'utilise, faire vos propres interprétations et ouvrir ainsi une discussion au

⁵ Sous les vents de Neptune.

⁶ Selon l'avis de ses supérieurs et d'une partie de ses inspecteurs, bien sûr.

prochain séminaire.

Il resterait maintenant à chercher dans les romans de Fred Vargas ce que fait Adamsberg des alertes de niveau 3, comment il les travaille et les utilise pour en trouver le sens ou les schèmes sous-jacents, ce qu'il en fait pour faire avancer son enquête. Ce qui n'est pas le but de cet article. Peut-être d'un prochain ?

Qui est Jean-Baptiste Adamsberg ?

Quand nous faisons la connaissance d'Adamsberg, dans *L'homme aux cercles bleus*, il vient d'être nommé à Paris, au commissariat du 5^{ème}, il arrive d'une région montagneuse des Pyrénées, sa région natale, avec une réputation déjà établie.

Dans le commissariat où il avait débuté à vingt-cinq ans, ils disaient qu'il était "sylvestre". Peut-être en référence à la sauvagerie, à la solitude.

...

Il avait débrouillé coup sur coup au cours des cinq années suivantes quatre meurtres d'une manière que ses collègues avaient trouvée hallucinante, c'est-à-dire injuste, provocante. "T'en fous pas une rame, Adamsberg, il lui disaient ; tu es là, tu traînes, tu rêves, tu contemples les murs, tu griffonnes des croquis sur tes genoux, comme si t'avais la science infuse et la vie devant toi, et puis un jour tu rappliques nonchalant, gentil, et puis tu dis : « Faudrait arrêter monsieur le curé, il a étranglé le petit pour ne pas qu'il raconte»".

L'enfant sylvestre aux quatre meurtres s'était donc retrouvé inspecteur, puis commissaire, toujours griffonnant à perte d'heures de très petits dessins sur ses genoux, sur des pantalons informes. Il y a quinze jours, on lui avait proposé Paris. *L'homme aux cercles bleus*, p. 11.

Plus tard, au début de *Pars vite et reviens tard*, Adamsberg sera nommé à la Brigade Criminelle de la Préfecture de police de Paris, groupe homicide, antenne du 13^e, où il emmènera Danglard, son adjoint du 5^{ème}, et où il se retrouvera à la tête d'une équipe à son image, c'est-à-dire haute en couleurs.

Adamsberg est petit, il est brun, il a un visage étonnant, "un visage en désordre depuis l'enfance".

Le nez grand et assez busqué, les lèvres rêveuses et bien dessinées. Pas d'harmonie, pas de mesure, aucune sobriété. Pour le reste, un teint brun, des joues maigres, un menton presque inexistant, des cheveux sombres et ordinaires, rejetés en arrière à la hâte. Des yeux bruns, rarement fixes et souvent vagues, enfoncés sous des sourcils embrouillés. Tout allait de travers dans ce visage. *L'homme à l'envers*, p. 235.

Adamsberg n'arrive jamais à l'heure, il n'a pas de montre ou bien, il en a deux, parfois elles ne marchent pas, et si elles marchent, elles n'indiquent pas nécessairement la même heure. Il fait tout avec lenteur. "Rien ne presse" est son maître mot.

Il est toujours mal habillé, avec des vêtements froissés, informes.

Il s'intéresse à la singularité :

- Vous vous occupez aussi des pigeons ? demanda la femme sans ironie. J'ai vu toute une quantité de pigeons ici, ça ne fait pas propre.
- Mais celui-ci, coupa Adamsberg, ce n'est pas toute une quantité, c'est un pigeon tout court. Ça fait la différence.

L'Armée furieuse, p.23.

Il parle très lentement, ce qui crée des effets, positifs ou négatifs, sur son entourage.

Sa voix calme ses interlocuteurs, elle est comme un rêve, elle berce, elle vous charme et elle vous endort.

Ce n'était pas pour éviter de froisser Danglard qu'Adamsberg avait parlé doucement. Sauf occasions rares, le commissaire ne haussait pas le ton, prenant tout son temps pour parler, au risque d'endormir son interlocuteur, de sa voix en mode mineur, vaguement hypnotique pour certains, attractive pour d'autres. Les résultats différaient selon qu'un interrogatoire était mené

par le commissaire ou l'un des ses officiers, Adamsberg obtenant de la somnolence ou bien un flux soudain d'aveux, comme on attire des clous rétifs avec un aimant. Le commissaire n'y attachait pas d'importance, admettant que, parfois, il pouvait s'endormir lui-même sans y prendre garde. *Temps glaciaires*, p. 24.

Il peut aussi endormir une personne ou un animal, en lui posant simplement la main sur la tête.

Adamsberg sonna au portail ...Un grand chien s'écrasa les dents contre la barrière, aboyant féroce, et Adamsberg posa sa main sur sa tête à travers les barreaux. Après quelques grognements, puis gémissements, le chien déclara forfait. *Temps glaciaires*, p. 271.

Sitôt qu'Adamsberg posait sa main sur la tête du petit, il s'endormait, lui ou n'importe quel autre enfant. Ou adulte. Thomas ferma les yeux après quelques instants et Adamsberg détacha sa main, examina sa paume, à peine perplexe. Un jour, il comprendrait peut-être par quels pores de sa peau le sommeil lui sortait des doigts. Cela ne l'intéressait pas tant que cela. *Dans les bois éternels*, p. 69.

Adamsberg a une "petite chérie", Camille, une belle promeneuse qu'il voit très peu, et dont il est très amoureux. Des années peuvent séparer leurs rencontres, ce qui ne l'empêche pas de coucher avec toutes les filles qui en ont envie. Il n'est pas jaloux, enfin, pas beaucoup, pas trop, quand il pense à la vie de Camille loin de lui.

Adamsberg versus Danglard

Son adjoint Danglard est quasiment son négatif. Il est intéressant de voir comment leurs descriptions s'affinent dans les contrastes. Danglard est grand, élégant bien que pas très beau, un peu mou, il est la rationalité incarnée et il a un savoir encyclopédique stupéfiant auquel Adamsberg, qui a très peu de culture générale, fait souvent appel.

Danglard travaille avec du papier, assis à son bureau ; Adamsberg ne s'assied pas à un bureau, il reste debout, il dessine ou il marche, il n'écrit pas, d'ailleurs il n'est pas très bon pour écrire les rapports d'enquête ou faire les comptes-rendus oraux à sa brigade, tâches qu'il confie à Danglard.

Danglard était un type concentré qui pensait sans marcher, un anxieux au corps mou qui écrivait en buvant et qui, avec le seul secours de son inertie, de sa bière, de son crayon mâché et de sa curiosité un peu lasse, produisait des idées en ordre de marche d'un type tout différent des siennes. Ils s'étaient souvent affrontés sur cette ligne, Danglard tenant pour seule estimable l'idée issue de la pensée réfléchie et pour suspecte toute forme d'intuition informelle, Adamsberg ne tenant pour rien et ne cherchant pas à démêler les unes des autres. *Pars vite et reviens tard*, pp. 41-42.

Les luttes sévères entre les «Pourquoi ?» précis de Danglard et les «Je ne sais pas» nonchalants du commissaire scandaient les enquêtes de la Brigade. Nul ne cherchait à comprendre l'âme de cet âpre combat entre acuité et imprécision, mais chacun se rangeait à l'esprit de l'un ou de l'autre. Les uns, les positivistes, jugeaient qu'Adamsberg faisait traîner les enquêtes, les halant languoureusement dans les brouillards, laissant à sa suite ses adjoints égarés sans feuille de route et sans consignes. Les autres, les pelleteux de nuages – ainsi nommés en mémoire d'un passage traumatique de la Brigade au Québec –, estimaient que les résultats du commissaire suffisaient à justifier les tangages des enquêtes, quand bien même l'essentiel de la méthode leur échappait. Selon l'humeur, selon les aléas du moment, portant à la nervosité ou à l'indulgence, on pouvait être positiviste un matin et se retrouver pelleteux de nuages le lendemain et vice versa. Seuls Adamsberg et Danglard, tenants des titres antagonistes, ne variaient jamais leurs positions. *Dans les bois éternels*, p. 45.

Danglard détestait le voir dériver au long de perceptions infondées, source à ses yeux de tous les dérapages policiers. Au mieux, il appelait ça perdre son temps. Adamsberg avait beau lui expliquer que perdre son temps n'était jamais du temps perdu, Danglard restait absolument réfractaire à ce système de pensées illégitimes, sans attache rationnelle. Le problème d'Adamsberg, c'est qu'il n'en avait jamais connu aucun autre et qu'il ne s'agissait même pas d'un système, ni d'une

conviction ou même d'une simple velléité. C'était une tendance et l'unique en sa possession.
Pars vite et reviens tard, p. 66.

Adamsberg a-t-il une méthode ?

Son entourage dit de lui qu'il est "intuitif".

Ses supérieurs supportent ses défauts et son originalité en raison de son efficacité à résoudre les meurtres, même si personne ne comprend ce qu'il fait ni comment il fait.

Que fait donc Adamsberg quand il ne fait rien ?

Il est attentif à tout, ce qui fait qu'il ne prête attention à rien, comme le dit son adjoint Danglard, "il est ouvert à tout vent comme une cabane en planches, le cerveau à l'air libre". *L'homme aux cercles bleus*, p. 56.

Quand il est devant un problème à résoudre, il ne fait qu'y penser, sous forme d'image. Il fait constamment des mises en relation des éléments de l'enquête avec ses petites histoires personnelles.

Il pose des questions à sa façon, il cherche à accroître sa connaissance du dossier.

Adamsberg se fiait à l'instinct et croyait aux forces de l'humanité, Danglard se fiait à la réflexion et croyait aux forces du vin blanc. Ce qui n'empêche pas Adamsberg de poser des questions.

- Le vieux du banc dépasse les bornes, annonça Danglard en rangeant la bouteille.
- "Vasco de Gama" ?
- C'est cela, "Vasco de Gama".
- Et quelles bornes dépasse-t-il ?
- Mes bornes.
- Ah. C'est plus précis.

Coulez la Seine, p. 13.

Donc Adamsberg n'est pas toujours dans le vague et l'errance, il questionne, il cherche l'information comme il le fait ci-dessus. Mais il opère aussi le changement de point de vue comme lorsqu'il questionne longuement et avec succès un aveugle pour avoir des informations qu'il ne pense pas obtenir par lui-même ou par ses adjoints.

Vous, disait Adamsberg, comme vous ne voyez plus, vous voyez autrement. Ce que j'aimerais, c'est que vous me parliez de Clémence Valmont autant d'heures que possible, que vous me décriviez toutes les impressions qu'elle a faites à votre ouïe, toutes les sensations qu'a produites sa présence, tous les détails que vous avez pu deviner à l'approcher, à l'entendre, à la ressentir. Plus j'en saurai sur elle, mieux je m'en sortirai ... Et surtout vous connaissez les choses de l'infravisible. Tout ce qu'on, laisse de côté parce que notre œil prend une image rapide qui suffit à nous satisfaire. *L'homme aux cercles bleus*, p. 190.

Il pose aussi des questions apparemment saugrenues.

Pourriez-vous me dire qui il est ? Même si vous l'inventez, cela m'intéresse.

L'homme aux cercles bleus, p. 122.

Quand il est devant un problème, il marche beaucoup, il y pense sans arrêt. Un jour, il achète un petit carnet pour y noter ses pensées, au cas où il en aurait qui soient intéressantes, et pour faire comme les autres, il s'assied dans un café et il attend.

Il surveillait les pensées qui filaient dans sa tête. Elles lui semblaient avoir un milieu, mais ni début, ni fin. Alors comment les transcrire ? Dégoûté mais toujours aussi serein, il écrivit au bout d'une heure :

Je n'ai rien trouvé à penser.

L'homme aux cercles bleus, page 99.

Il ne sait donc pas verbaliser et noter les idées qui le traversent.

Adamsberg réfléchissait de manière vague en revenant à pied de son bureau. Jamais il ne

réfléchissait à fond. Jamais il n'avait compris ce qui se passait quand il voyait des gens prendre leur tête entre leurs mains et dire «Bien, réfléchissons». Ce qui se tramait alors dans leur cerveau, comment ils faisaient pour organiser des idées précises, induire, déduire et conclure, c'était un complet mystère pour lui. Il constatait que ça donnait des résultats indéniables, qu'après ces séances les gens opéraient des choix, et il admirait en se disant qu'il lui manquait quelque chose. Mais quand il le faisait, quand il s'asseyait en se disant «Réfléchissons», rien ne se passait dans sa tête? C'est même dans ces seuls instants qu'il connaissait le néant. Adamsberg ne se rendait jamais compte qu'il réfléchissait, et s'il en prenait conscience, ça s'arrêtait. Ce qui fait que toutes ces idées, toutes ses intentions et toutes ses décisions, il ne savait jamais d'où elles venaient. *L'homme aux cercles bleus*, p. 46.

Il se laisse imprégné, il est en posture d'accueil de tout ce qui passe.

Adamsberg ne réfléchissait pas, il ne se posait pas seul à une table, crayon en main, il ne se concentrait pas devant une fenêtre, il ne récapitulait pas les faits sur un tableau, avec des flèches et des chiffres, il ne posait pas son menton sur son poing. Il vaquait, marchait sans bruit, il ondulait entre les bureaux, il commentait, arpentait le terrain à pas lents, mais jamais personne ne l'avait vu réfléchir. Il semblait aller tel un poisson à la dérive. Non, un poisson ne dérive pas, un poisson suit son objectif. Adamsberg évoquait plutôt une éponge, poussée par les courants. Mais quels courants? D'ailleurs, d'aucuns disaient que, quand son regard brun et vague se perdait plus encore, c'était comme s'il avait des algues dans les yeux. Il appartenait plus à la mer qu'à la terre. *Temps glaciaires*, p. 29.

Notons dans les deux extraits précédents ce que sont pour Adamsberg les signes extérieurs et les critères de la concentration et de la réflexion, ce qu'il ne fait pas, ce qu'il ne sait pas faire.

Adamsberg ne pouvait pas rester au bureau la journée entière. Il fallait qu'il marche, qu'il regarde, qu'il contemple. Sans pour autant réfléchir de manière cohérente. Poser un problème pour lui trouver une issue était une démarche directe à laquelle il avait renoncé depuis longtemps. Ses actes précédaient ses pensées, et jamais l'inverse. Ainsi avec ce vieux, Vasco de Gama. Il tenait à ce qu'il demeure encore sur son banc, mais il n'aurait su dire pourquoi. Il y tenait, c'est tout. Et puisqu'il y tenait, il devait exister une bonne raison pour cela. Un jour, il saurait laquelle, il n'y avait qu'à attendre qu'elle se manifeste à son heure. Un jour, en marchant, il saurait pourquoi. *Coule la Seine*, p. 18.

Adamsberg marcha jusqu'au soir. C'était l'unique façon qu'il avait trouvée pour faire le tri dans ses pensées. Comme si grâce au mouvement de la marche, les pensées se trouvaient ballottées comme des particules dans un liquide. Si bien que les plus lourdes tombaient au fond et que les plus fines restaient en surface. Au bout du compte, il n'en tirait pas de conclusion définitive, mais un tableau décanté de ses idées, organisées par ordre de gravité. *L'homme aux cercles bleus*, page 187.

Il marche, et dans le mouvement de la marche, ses idées s'organisent. Cela peut aussi se passer quand il est allongé ou quand il dort.

Il aurait préféré s'allonger et penser, c'est-à-dire errer parmi les millions de particules de son esprit, totalement embrouillées dans leurs foutues alvéoles. *Sous les vents de Neptune*, p. 227.

Comme nous l'avons déjà vu, il accepte de perdre son temps :

En soi, perdre son temps ne gênait pas Adamsberg. Insensible à la brûlure de l'impatience, il n'était pas prompt à suivre le rythme souvent convulsif de ses adjoints, pas plus que ses adjoints ne savaient accompagner son lent tangage. Adamsberg n'en faisait pas une méthode, encore moins une théorie, mais il lui semblait que, concernant le temps, c'était dans les interstices presque immobiles d'une enquête que se logeaient parfois les perles les plus rares. *L'Armée furieuse*, p. 61-62.

Cela me rappelle les micro-transitions et tout ce qu'y s'y trouve quand on prend le temps de s'y arrêter. Dans le dernier roman, *Temps Glaciaires*, Adamsberg utilise une métaphore pour désigner les éléments connus et la complexité du problème qui l'occupe. En discutant avec un collègue, il lui

demande :

Est-ce que tu visualises ces algues desséchées qui s'accrochent les unes aux autres et s'emmêlent en une sorte de pelote inextricable ? Qui forment une grosse, parfois une très grosse boule ? *Temps glaciaires*, p. 137.

Il ne trouve pas de chemin dans cet amas d'algues desséchées. C'est une grosse pelote d'algues enchevêtrées. Et sèches. Et il n'y a pas de route dans ces trucs-là.

Une nouvelle masse d'algues se formait à son horizon, plus tentaculaire encore que celle qui l'obsédait la veille, mais s'y agglomérant, et fusionnant indécemment. *Temps glaciaires*, p. 179.

Il parle de l'inférieur entrelacement des algues qui l'enserme jusque dans ses nuits (*Temps glaciaires*, p. 200). Et dans cette enquête qui a pris la forme d'une monumentale pelote d'algues desséchées, on ne peut pas foncer droit et vite. Et il fallait un sérieux déclencheur pour faire remonter cet amas à l'air libre et dessiner le visage du tueur. (*Temps glaciaires*, p. 471)

Une métaphore analogue avait déjà été utilisée dans *L'homme aux cercles bleus* :

Il pensait à la petite chérie, à Richard III et à l'agenda de la dame. Un jour, la petite chérie avait demandé : «Est-ce qu'un meurtre, c'est comme un paquet de vermicelles collés ? Est-ce qu'il suffit de les replonger dans l'eau bouillante pour les démêler ? Et l'eau bouillante, c'est le mobile, non ?». Il avait répondu : «Ce qui démêle, c'est plutôt la connaissance, il faut se laisser faire par la connaissance». Elle avait dit : «Je ne suis pas certaine de comprendre ta réponse», ce qui était normal, parce qu'il ne la comprenait pas non plus dans le détail. *L'homme aux cercles bleus*, pp. 61-62.

Pourtant, ses pensées ne sont pas toutes d'égale importance pour lui, il sait qu'il y a une pensée chef qui le maintient en prise avec la réalité et avec l'enquête en cours.

Adamsberg se laissait descendre vers la Seine, suivant le vol des mouettes qu'il voyait tournoyer au loin. Le fleuve de Paris, si puant soit-il certains jours, était son refuge flottant, le lieu où il pouvait le mieux laisser filer ses pensées. Il les libérait comme on lâche un vol d'oiseaux, et elles s'éparpillaient dans le ciel, jouaient en se laissant soulever par le vent, inconscientes et écervelées. Si paradoxal que cela paraisse, produire des pensées écervelées était l'activité prioritaire d'Adamsberg. Et particulièrement nécessaire quand trop d'éléments obstruaient son esprit, s'entassant en paquets compacts qui pétrifiaient son action. Il n'avait plus alors qu'à s'ouvrir la tête en deux et tout laisser sortir en pagaille. Ce qui se produisait sans effort à présent qu'il descendait les marches qui le conduisaient sur la berge.

Dans cette échappée, il y avait toujours une pensée plus coriace que les autres, telle la mouette chargée de veiller à la bonne conduite du groupe. Une sorte de pensée-chef, de pensée-flic, qui s'évertuait à surveiller les autres, les empêchant de passer les bornes du réel. *Dans les bois éternels*, p. 244.

L'idée qui le guide est subliminale, à la lisière de ses yeux, il ne sait pas encore la dire quand elle le travaille.

Adamsberg roula ses documents, les fourra dans sa veste.

- Tu emmènes tout cela avec toi ? demanda Soliman.
- Il arrive que les idées me rentrent par la peau. Je préfère les avoir contre moi.
- Tu espères vraiment quelque chose ?

Adamsberg fit une grimace, enfila sa veste alourdie de papiers.

- Tu as une idée ? demanda Soliman.
- Subliminale.
- Ça veut dire ?
- Ça veut dire que je ne la vois pas. Elle tremble la lisière de mes yeux.
- Pas très pratique.
- Non.

L'homme à l'envers, p. 345.

Il se donne du temps et une posture pour laisser venir ce qu'il ne sait pas encore. Et parfois, il en obtient quelque chose.

Cet après-midi entier à ne rien foutre, à laisser retomber totalement son corps et ses pensées, l'avait délasser de son épaisse discussion du matin avec Ferez. Il avait atteint l'état d'énergie d'une éponge ballottée par la houle, l'état exact qu'il recherchait parfois.

Et en fin de criée, alors que Joss abordait sa conclusion naufragée, il sursauta, comme si un caillou avait heurté durement l'éponge. Ce choc lui fit presque mal et le laissa interdit, aux aguets. Il était incapable d'en définir la provenance. C'était une image qui l'avait cogné, forcément, alors qu'il s'endormait presque contre le tronc du platane. Un bout d'image, quelque part sur la place, venu le croiser en un dixième de seconde.

Adamsberg se redressa, cherchant de toute part l'image inconnue pour renouer avec le choc. Puis il s'adossa contre l'arbre, reconstituant exactement la position dans laquelle il se trouvait au moment de l'impact. De là, son champ de vision allait depuis la maison de Decambrais jusqu'à la boutique de Damas, enjambant la rue du Montparnasse et englobant environ le quart du public du Crieur, vu de face, Adamsberg serra les lèvres. Cela faisait pas mal d'espace et pas mal de monde et, déjà, la foule se dispersait à tous vents. Cinq minutes plus tard, Joss remportait sa caisse et la place se vidait. Tout échappait, Adamsberg ferma les yeux, la tête levée vers le blanc, dans l'espoir que l'image revienne d'elle-même, aérienne. Mais l'image était tombée au fond de son puits, comme une pierre anonyme et boudeuse, vexée peut-être qu'il ne lui ait pas accordé plus d'attention au bref moment où elle avait daigné passer, comme une étoile filante, et elle mettrait peut-être des mois avant de se décider à remonter. *Pars vite et reviens tard*, p. 252.

En même temps qu'il laisse la place pour le retour du niveau 3, Adamsberg décrit la place avec précision, dans une description de niveau 2.

Un élément important de sa méthode est de se laisser faire par son niveau 3 et d'y être attentif pour en saisir quelques éléments de description.

Attelé à sa seconde pile le lendemain, le commissaire sentait un léger trouble bourdonner en lui comme un insecte coincé dans son corps, qui vrombrissait entre ses épaules et son ventre. Une impression assez familière ... juste ce modeste insecte bruissant, un petit rien qui se cognait de-ci de-là comme une contrariété boudeuse exigeant son attention ... Un léger mal de tête le propulsa vers la machine à café vers cinq heures. Bien, se dit Adamsberg en se frottant le front, je tiens l'insecte par les deux ailes. Cette cuite de la nuit du 26 octobre. Ce n'était pas la cuite qui bourdonnait, mais bien ces foutues deux heures et demie d'oubli. La question revenait, vibrante. Qu'est-ce qu'il avait bien pu fabriquer durant tout ce temps sur le sentier de portage ? Et que pouvait lui importer ce minuscule fragment de vie échappé ? Il avait classé ce brin manquant au rayon de la mémoire poreuse, pour cause d'imbibation alcoolique. Mais de toute évidence, ce rangement ne satisfaisait pas son esprit et le brin manquant ne cessait de sauter hors de son rayon pour venir le harceler discrètement.

... De ces heures oubliées, il ne conservait pas une image, mais une sensation. Et osa-t-il se formuler, une sensation de violence. *Sous les vents de Neptune*, p. 205.

Il est toujours très attentif au niveau 3, par exemple celui qui se cache sous un signe d'énervement :

- Continue, dit-il, continue et tais-toi.
- À quoi ?
- À frapper le sol. Continue. Je sais pourquoi cela m'énerve. Parce que ça fait monter un têtard.

Temps glaciaires, pp. 444-445.

Il connaît un peu le processus.

Quelque chose avait traversé son esprit comme un trait d'arbalète, si vite qu'il n'avait pas été capable de le saisir. Mais qui avait suffi à le pétrifier.

...

Il marcha lentement dans les rues, avec prudence, s'éloignant de la Seine où ses pas le conduisaient toujours en cas de secousse. C'est en ces moments qu'Adamsberg, presque inaccessible à l'anxiété ou à toute émotion vive, se tendait comme une corde, serrant les poings, s'efforçant de saisir ce qu'il avait vu sans le voir, ou pensé sans le penser. Il n'y avait pas de méthode pour parvenir à dégager cette perle du monceau informe que lui présentaient ses pensées. Il savait seulement qu'il lui fallait faire vite, puisque tel était son esprit que tout y sombrait. Parfois il l'avait attrapé en demeurant totalement immobile, attendant que la fluette image remonte en vacillant à la surface, parfois en marchant, remuant le désordre de ses souvenirs, parfois en dormant, laissant agir les lois de la pesanteur, et il redoutait, s'il choisissait à l'avance une stratégie théorique, de manquer sa proie. *L'Armée furieuse*, pp. 281-282.

En résumé

Adamsberg fait son travail d'enquête et de compréhension essentiellement en marchant. Il marche, ce qui me semble être une façon pour lui de chercher le contact avec son potentiel et son niveau 3.

Il travaille à partir d'images, il pense sans mots et sans idées verbalisées. Peut-on dire qu'il est en mode préverbal ?

Il prend tout ce qui se donne avec insistance, il sait qu'il y a une raison de s'intéresser à telle chose, même s'il ne la connaît pas encore.

Non seulement il accueille le niveau 3 quand il se manifeste à lui, mais il se met en situation de le laisser venir, de se laisser toucher par lui, il travaille avec son potentiel.

Il dit aussi qu'il faut obéir aux idées de la nuit (*Temps glaciaires*, p. 188) mais il obéit surtout aux alertes du niveau 3 en cherchant une posture aidante : errer comme une bulle au vent (*Temps glaciaires*, p. 133), être comme une éponge, se laisser faire par le paquet d'algues, marcher, dormir, rester immobile, sans qu'il sache ce qui est le mieux.

Il y a pour lui des intentions éveillantes comme le "ça gratte" du voisin Lucio qui a perdu son bras pendant la guerre civile espagnole quand il avait neuf ans et qui dit :

Et des fois, ça me gratte. Ça me gratte sur mon bras manquant soixante-neuf ans plus tard. À un endroit bien précis toujours le même, dit le vieux en désignant un point dans le vide. Ma mère savait pourquoi : c'est la piqûre de l'araignée. Quand mon bras est parti, je n'avais pas fini de la gratter. Alors, elle me démange toujours.

Quand Adamsberg est préoccupé, Lucio interprète que "ça le gratte" et lui conseille de bien se gratter avant qu'il ne soit trop tard et qu'il ne puisse plus le faire. Dans *Temps glaciaires*, pp. 251-252, Adamsberg va boire une bière avec Lucio et lui dit "Ça me gratte". Lucio lui conseille de retrouver ce qui l'a piqué. Adamsberg ne peut pas : "Je tourne à vide". Alors Lucio accompagne Adamsberg dans un entretien. Lorsqu'Adamsberg va se coucher après sa discussion avec Lucio, il dit "Je dois aller chercher des pensées que j'ai pensées et que j'ai oublié de penser" (p. 255). Nous pouvons voir là un critère de pré-réfléchi.

Adamsberg fait sien le critère de Lucio, un jour où il arrive en retard, il dit à Danglard :

Je sais. Un truc est passé sur mon chemin et j'ai dû le prendre sous peine de me gratter toute ma vie.

Un lieu incertain, p. 12.

Un médecin diagnostique chez Adamsberg :

Une absence quasi totale d'angoisse. C'est une posture rare. En contrepartie bien sûr, l'émotivité est faible, le désir pour les choses est atténué, il y a du fatalisme, des tentations de désertion, des difficultés avec l'entourage, des espaces muets. On ne peut pas tout avoir. Plus intéressant encore, un laisser-aller entre les zones du conscient et de l'inconscient. On pourrait dire que le sas de séparation est mal ajusté, que vous négligez de bien fermer les grilles. Veillez-y tout de même, commissaire. Cela peut fournir des idées de génie semblant venir d'ailleurs – de

l'intuition, comme on dit à tort pour simplifier – des stocks immenses de souvenirs et d'images, mais aussi laisser monter en surface des objets toxiques qui devraient coûte que coûte demeurer dans les profondeurs. *Un lieu incertain*, p. 200.

Que retenir du fonctionnement d'Adamsberg ?

La lenteur, le ton de voix quasi hypnotique, la façon de questionner, l'utilisation du potentiel, l'élargissement maximal de son champ attentionnel, l'attention au niveau 3, le fait que perdre son temps n'est jamais du temps perdu, le changement de point de vue en interrogeant l'aveugle par exemple. Il se lance des intentions éveillantes, il adopte une posture favorable à l'accès au niveau 3, il fait l'éponge, il se laisse ballotté par ses pensées, il a pris l'habitude de reconnaître cette alarme qui sonne avant même qu'il sache de quoi il est question (*Un lieu incertain*, p. 232.). Il affirme que l'on connaît toujours sa décision bien avant de la prendre. Depuis le tout début, en fait (*L'armée furieuse*, pp. 18-19), mais on ne la connaît pas (p.25). Il ne retient pas les mots mais il retient les sons, les lumières, les expressions (*Un lieu incertain*, p. 58), il pratique le pas de côté, il imagine ce qu'il ne sait pas et le demande parfois aux personnes qu'il interroge, il s'autorise à envisager les choses les plus folles et les plus improbables (exemple de l'interprétation du signe comme une guillotine dans *Les temps glaciaires*). Il perçoit ses co-identités.

Depuis son enfance, il s'était toujours senti deux, Jean-Baptiste d'un côté et Adamsberg de l'autre, qui regardait faire Jean-Baptiste, lui collait aux trousses en ricanant, ça faisait que maintenant, ils étaient trois, Jean-Baptiste, Adamsberg et l'homme public Jean-Baptiste Adamsberg. *L'homme aux cercles bleus*, page 30, J'ai lu

Il déplace son lieu de conscience, du moins son point de vue :

Il s'inclina sur le banc qu'il avait choisi, mains croisées sous la nuque, surveillant le ciel, repérant les mouettes les plus dociles. Il était facile pour Adamsberg d'en choisir une, de grimper sur son dos, sans la serrer, d'orienter sa course en dirigeant doucement la ailes, de survoler les champs, d'atteindre la mer, et là, de jouer à résister vent debout. Après quelques six cents kilomètres ainsi parcourus, Adamsberg se redressa, demanda l'heure et arrêta un taxi. *Temps glaciaires*, p.209.

Toutes choses qui font que le commissaire Adamsberg ne serait pas dépaycé s'il venait l'été à saint Eble participer à nos séminaires expérimentiels.

Et si vous ne connaissez pas Fred Vargas, et si, après la lecture de cet article, vous décidez d'emporter cet été quelques uns de ses ouvrages en vacances, je vous envie le plaisir encore à venir de la découverte de cette auteure, du commissaire Adamsberg et de tous les personnages de son entourage, Camille, Danglard et ses deux paires de jumeaux plus le coucou, Violette à l'énergie inépuisable, Veyrenc qui ne s'exprime qu'en alexandrins, le timide Estalère qui sert le café à la perfection, le chat du commissariat dit La Boule et bien d'autres.

Bibliographie

- L'homme aux cercles bleus (1991), J'ai lu.
- L'homme à l'envers (1999), Collège/LP, Magnard.
- Pars vite et reviens tard (2001), Collège/LP, Magnard.
- Coule la Seine (2002), nouvelles, J'ai lu.
- Sous les vents de Neptune (2004), J'ai lu.
- Dans les bois éternels (2006), Edition Viviane Hamy.
- Un lieu incertain (2008), Edition Viviane Hamy.
- L' furieuse (2011), Edition Viviane Hamy.
- Temps glaciaires (2015), Edition Flammarion.

*L'entretien d'explicitation comme méthodologie de recherche transdisciplinaire*⁷

Yves de Champlain

Introduction

Tout paradigme de recherche constitue une façon particulière d'observer et de comprendre le monde qui nous entoure, et son volet méthodologique se concentre plus particulièrement sur les moyens de mettre en œuvre cette vision. L'objectif de ce texte est de mettre en évidence l'intérêt que constitue l'entretien d'explicitation, une technique d'entretien visant à expliciter l'action effective d'une personne à un moment précis, dans le cadre du paradigme particulier de la transdisciplinarité. Il s'agira plus particulièrement de montrer comment les fondements et postulats de chacun peuvent créer une synergie propre à développer une méthodologie de recherche transdisciplinaire originale et opératoire.

Entretien d'explicitation et méthodologie de recherche

L'entretien d'explicitation constitue d'abord et avant tout une technique d'entretien, développée par Pierre Vermersch (1994), visant à expliciter le vécu de l'action. D'une part, une explicitation implique nécessairement qu'il y ait quelque chose d'implicite à découvrir, à mettre à jour. D'autre part, une technique d'entretien implique que ce travail de mise à jour et de découverte n'aille pas de soi et requiert un accompagnement. C'est en ce sens que l'entretien d'explicitation se donne trois visées : 1) aider une personne à s'auto-informer de son action effective, 2) s'informer de l'action de cette personne et 3) apprendre à s'auto-informer de son action (*Ibid.*).

On voit donc que si l'entretien d'explicitation constitue une technique d'entretien, c'est-à-dire un ensemble de grilles d'écoute et de formulations de relances, cette technique s'appuie sur une conception particulière de notre rapport au monde et même à notre propre vécu. Il y a en effet quelque chose de profondément contre-intuitif à penser que je puisse avoir besoin de quelqu'un d'autre pour me permettre de prendre conscience de ce que j'ai vraiment fait ! C'est pourquoi l'entretien d'explicitation fonde l'ensemble de sa démarche sur un « rapport d'évocation » (*Ibid.*), soit un quasi-revivre de l'expérience de référence qui est rendu possible par l'usage de la mémoire sensorielle plutôt que de la mémoire intentionnelle.

C'est donc dans ce rapport entre la méthode concrète d'exploration du vécu et les modalités de construction de notre connaissance sur lesquelles elle repose que l'entretien d'explicitation peut constituer une méthodologie de recherche et que les liens vont pouvoir se tisser avec la transdisciplinarité.

La transdisciplinarité

Le terme a été introduit par Piaget dans une visée de mise en place d'un système complexe de relations :

Enfin, à l'étape des relations interdisciplinaires, on peut espérer voir succéder une étape supérieure qui serait « transdisciplinaire », qui ne se contenterait pas d'atteindre des interactions ou réciprocitys entre recherches spécialisées, mais situerait ces liaisons à l'intérieur d'un système total sans frontières stables entre les disciplines.

Piaget, 1972

Ainsi, la transdisciplinarité a été formalisée par Basarab Nicolescu (1996) en continuité avec cette vision de la complexité qui s'est développée tout au long du 20^e siècle, notamment depuis le Principe d'incertitude d'Heisenberg (1927), la Sémantique générale de Korzybcki (1933), jusqu'au principe d'Auto-éco-ré-organisation systémique de Morin (1977). La transdisciplinarité se fonde ainsi sur les 3 postulats suivants :

⁷ Ce texte est d'abord paru en version espagnole : La entrevista de explicitación como metodología de la investigación transdisciplinaria. *Vision Docente Con-Ciencia* (74), 6-14. http://www.ceuarkos.com/Vision_docente/ENTREVISTA74.pdf

Reconnaissance du principe de complexité

Le principe de complexité, majoritairement développé par Edgar Morin (2005), va dans le même sens que Piaget en posant la fragmentation des connaissances comme un problème épistémologique et propose le principe du système ouvert dans lequel la stabilité du système ne provient pas de son apparente fermeture mais d'un équilibre d'échanges constants. La double injonction qui résume bien la démarche complexe est de « relier sans confondre, distinguer sans séparer ».

Co-existence de différents niveaux de réalité

Chaque expression du monde, qu'il soit politique, physique, artistique ou scientifique, correspond à un certain niveau d'abstraction de la réalité. En accord avec le principe de complexité, le fait de privilégier un niveau au détriment d'un autre appauvrit notre vision du monde. Le fait au contraire de faire non-seulement coexister mais surtout dialoguer plusieurs niveaux d'abstraction constitue un enrichissement.

Le principe du tiers inclus

Un des fondements de la logique classique est le principe du tiers exclus, à savoir que si A est différent de B, alors il ne peut exister un troisième élément qui corresponde à la fois à A et à B. Par exemple, si je suis en mesure de distinguer une pomme d'une orange, c'est parce qu'il n'existe aucun fruit qui soit à la fois une pomme et une orange. La physique moderne nous a toutefois montré que si une onde et une particule sont deux phénomènes très différents, il n'en demeure pas moins que la lumière est l'un comme l'autre, d'où le principe de tiers inclus qui découle directement du principe de coexistence de différents niveaux d'abstraction de la réalité. En effet, ce qui déterminera la façon dont je percevrai la lumière, en tant qu'onde ou particule, sera la façon dont je choisirai de l'observer et donc d'abstraire une partie de la réalité.

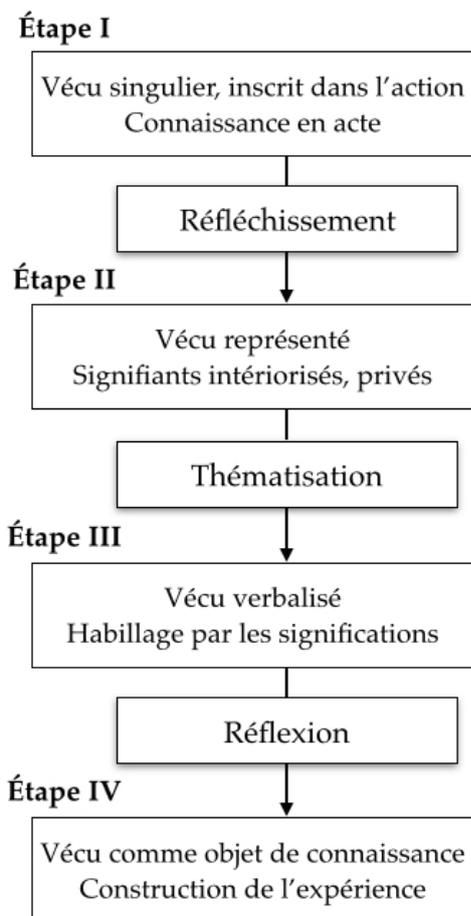
L'entretien explicitation comme méthodologie de recherche transdisciplinaire

La section qui suit va maintenant développer plus en profondeur à la fois l'entretien d'explicitation et l'approche transdisciplinaire à partir des trois postulats de cette dernière. Mais d'abord, il convient de voir comment les deux approches ont une paternité théorique commune et en quoi cela est significatif pour les propos qui suivent.

Les mécanismes de l'abstraction et le projet transdisciplinaire chez Piaget

L'entretien d'explicitation fonde son approche sur les mécanismes de l'abstraction réfléchissante tels que proposés par Piaget. À la base de ce mécanisme est le postulat que l'action, ou l'agir, est une connaissance autonome (Piaget, 1974), c'est-à-dire que je n'ai pas besoin de savoir exactement ce que je fais ou pourquoi ça fonctionne pour agir de façon efficace. Par exemple, les principes qui font que l'on conserve son équilibre sur une bicyclette échappent à la majorité des gens, mais cela n'empêche personne d'en faire. Entre le vécu lui-même et la compréhension que j'en ai se trouve le mécanisme de l'abstraction réfléchissante, c'est-à-dire comment j'en arrive à abstraire une partie de mon vécu pour en faire un objet de connaissance.

Vermersch modélise ainsi les étapes du passage du pré-réfléchi au réfléchi (Vermersch, *Op. Cit.*, p. 80). La première étape correspond en un *réfléchissement*, c'est-à-dire que je prend alors contact avec mon vécu et ce contact s'élabore sous formes de sensations et de *flashes*. C'est à ce niveau-ci que s'établit le rapport d'évocation dont il a été précédemment question et qui favorise un contact aussi authentique que possible avec l'expérience de référence. L'étape suivante consiste en une thématisation, c'est-à-dire que je met des mots sur les sensations et images issues du réfléchissement et c'est à partir de ces mots que va s'opérer ma réflexion qui va me permettre de faire de mon expérience un objet de connaissance.



Les deux distinctions les plus importantes à faire par rapport à ce modèle sont que, premièrement, le savoir expérientiel est une construction, une abstraction d'éléments précis issus de mon expérience. Ici le mot « abstraction » fonctionne dans ses deux significations, soit d'extraire une partie de quelque chose et aussi de s'éloigner du concret, de l'expérience singulière. Deuxièmement, chaque étape n'est pas le produit de mon rapport direct à mon expérience mais le produit de l'étape précédente. Dans ce contexte, la proposition de Piaget prend un sens renouvelé puisque chaque discipline développe ses propres méthodes d'abstraction selon des catégories qui lui sont propres. C'est pourquoi, par exemple, face à une expérience particulière le botaniste ne verra ni ne comprendra la même chose qu'un politicien. La transdisciplinarité implique donc un retour à l'expérience elle-même alors que l'entretien d'explicitation nous en donne les moyens.

La complexité dans le processus d'abstraction

Une manière de rendre compte des exigences de la complexité serait de refuser l'abstraction, puisque le principe de complexité est une critique de la fragmentation des connaissances en disciplines, ce qui tend par ailleurs à fragmenter aussi notre vision du monde. Un exemple typique de pensée simpliste est de me dire que si je suis bien nanti, c'est que je travaille fort et que donc, ceux qui manquent d'argent ne doivent pas travailler fort. Dans cet exemple, j'ai réduit une réalité complexe en une abstraction binaire presque pure où le niveau socioéconomique est le résultat direct de ses efforts. Que peut donc signifier « refuser l'abstraction » dans ce contexte ?

Si on se fie au modèle proposé par Vermersch (*Ibid.*), l'absence complète d'abstraction correspond à une inconscience totale. Donc, l'opération la plus proche du vécu serait le réfléchissement, ce qui pourrait revenir prendre conscience de la situation seulement en la ressentant consciemment tout en se refusant de mettre des mots sur ce que l'on perçoit. Une telle démarche n'est pas sans rappeler la méditation bouddhiste où la personne demeure attentive à son vécu sans laisser sa pensée y prendre part (Chödrön). La différence principale se trouve au niveau de l'objet d'attention. Là où le méditant opère dans une vide attentionnel relatif, l'entretien d'explicitation vise un vécu.

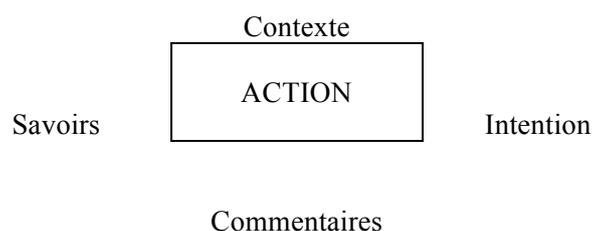
Or, ce vécu ne peut être que singulier, c'est-à-dire un moment précis dans le temps et l'espace que Vermersch nomme « moment spécifié » (*Ibid.*). Pourquoi doit-il en être ainsi ? Parce que chaque réflexion qui s'intéresse à une catégorie de moment ne peut pas viser l'expérience elle-même mais une série d'abstractions précédentes qui auront permis de créer cette catégorie. Pour revenir à mon exemple, lorsque je réfléchis aux différences économiques entre des personnes ou des groupes de personnes, je dois me baser sur une multitude d'expériences, incluant des images vues à la télévision et des textes lus dans des livres et des journaux. Chacune de ces expériences et références constitue une abstraction et donc une perte de complexité.

Cette perte est incontournable pour réfléchir et faire du sens, mais elle ne doit jamais être prise pour acquies. C'est d'ailleurs à ce niveau que se situent un des apports majeurs de l'entretien d'explicitation, soit de maintenir un lien fort avec l'expérience de référence à chaque étape du processus du passage du pré-réfléchi au réfléchi et c'est également à ce niveau que se situe l'implicite visé par l'entretien d'explicitation. En effet, notre vécu est d'une bien plus grande richesse que ce que notre conscience peut en capter et encore moins retenir. Si je me déplace en autobus tout en discutant avec un ami, je me souviendrai à peu près seulement de notre conversation et encore pas de tous les mots échangés, seulement des principales idées que j'en aurai retenues. Si je suis dans une situation professionnelle, je serai beaucoup plus attentif à une multitude de détails importants, mais une majorité d'éléments va encore m'échapper, surtout s'ils sont considérés comme secondaires ou superflus à ce moment. C'est là tout le sens de l'entretien d'explicitation : prendre le temps de revenir sur un moment spécifié pour en tirer un nouveau degré de détails et complexifier sa compréhension de son expérience.

C'est en ce sens que toute approche visant la complexité doit nécessairement favoriser un retour à l'expérience elle-même. On pourrait d'ailleurs dire que la complexité est contenue dans chaque moment et que l'expérience est transdisciplinaire de par sa nature même. Dans les faits, et cela peut paraître paradoxal, c'est la vision simplificatrice et intentionnelle propre à la condition humaine qui crée la complexité et qui s'en éloigne du même coup.

Des niveaux de réalité à dérouler, à fragmenter et à déplier

La question des niveaux de réalité peut à prime abord paraître quelque peu ésotérique, mais il faut surtout comprendre cette question en termes de manières de comprendre et d'exprimer la réalité. Le soleil est-il une source de lumière et de chaleur, une réaction nucléaire, un dieu ou tout simplement beau lorsqu'il se couche ? Le principe de la transdisciplinarité est de faire attention avant de rejeter ou prioriser un niveau et va plutôt suivre la consigne de distinguer et relier. Dans le cas de l'entretien d'explicitation, Vermersch (*Op. Cit.*) établit des satellites de l'action qui permettent à la fois de distinguer de quoi nous parle le sujet et de le relancer vers son expérience :

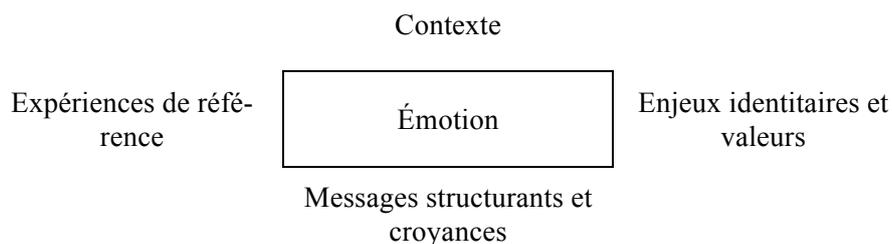


Cette grille aide à relancer le sujet sur son action lorsqu'il s'en éloigne par des remarques sur le contexte ou des jugements ou autres commentaires. Ce n'est pas que de telles remarques ne puissent pas être intéressantes, elles peuvent même être essentielles, mais l'action demeure non seulement le niveau de vécu qui est prioritairement visé, mais son déroulement suit une logique temporelle qui constitue un repère important pour aider la personne à s'auto-informer. De plus, une fois le rapport d'évocation bien ancré, cela constitue une base pour mettre à jour la compréhension des autres niveaux comme les savoirs sur lesquels j'ai basé mon action, la ou les intentions qui m'animaient à ce moment, ainsi que les divers éléments de contextes que j'avais oubliés ou dont j'avais à prime abord sous-estimé l'importance.

Une autre opération importante de l'entretien d'explicitation qui implique un changement de niveau est la « fragmentation » (*Ibid.*). La fragmentation implique de changer de niveau de détail, comme par

exemple passer de comment je conduis ma bicyclette (action prise dans sa globalité) à comment je maintiens mon équilibre (une des actions qui me permettent de conduire ma bicyclette) puis au rôle du regard dans le maintien de mon équilibre (une des composantes de cette action). Ce changement de niveau peut paraître trop anodin pour constituer un changement de niveau de réalité, mais dans les faits, un tel changement doit se faire de façon très délicate, au point où ce changement implique presque systématiquement de mettre à jour le contrat de communication qui lie l'intervieweur à l'interviewé, puisque ce changement de niveau implique un geste intérieur de rappel et demande à l'interviewé de dévoiler un niveau plus profond de son intimité, et cela même pour quelque chose d'aussi anodin que de faire de la bicyclette !

Suite à cette grille des satellites de l'action qui correspond au niveau plus général des stratégies, Nadine Faingold (1998) a ajouté un autre niveau d'après les travaux de Dilts (1995), le niveau de l'identité :



Cette grille demeure un outil d'entretien, mais ici l'entretien d'explicitation de l'action laisse place à un entretien de décryptage du sens. Le principe de conserver un lien fort d'évocation avec l'expérience de référence demeure pleinement opérant, sauf que plutôt que de dérouler l'action, il s'agit plutôt de capter l'émotion pour déplier les différentes couches de ce vécu. L'émotion permet donc à la fois d'opérer le changement de niveau mais demeure le fil d'Ariane servant à explorer les différents niveaux de ce vécu.

Si je reviens à mon exemple précédent de la personne qui a son idée bien arrêtée sur les causes de la richesse et de la pauvreté, il est évident que cette conception s'appuie sur des croyances (la richesse est déterminée par le travail), des valeurs (le travail c'est la santé), des enjeux identitaires (je suis un gagnant) et des expériences de référence à travers lesquelles cette vision s'est construite et confirmée (mon père m'a montré la valeur du travail bien fait). L'émotion ressentie face au travail constitue d'une part une piste pour conscientiser ce schéma identitaire. Si, toutefois, le contexte change, par un revers de fortune ou en tombant en amour avec une femme d'origine modeste, alors les émotions vont laisser voir les conflits identitaires que ces nouvelles situations vont faire vivre à cette personne.

Cela permet de voir comment on peut explorer de façon transdisciplinaire un moment particulier si on sait reconnaître les signes, parfois non-verbaux, qui permettent de changer de niveau de réalité. Ce travail nous ramène à un autre principe important de la transdisciplinarité, à savoir le principe de non-résistance. En effet, si on peut concevoir la réalité comme *ce qui résiste*, à nos expériences, à nos perceptions, à nos conceptions. Par exemple, il est beaucoup plus facile pour la plupart des gens de croire hors de tout doute à l'existence d'un mur qu'à celle d'un Dieu. L'ensemble des niveaux de réalité se prolonge par une zone de *non-résistance*, qui correspond à ce qui ne peut être rationalisé. « L'ensemble des niveaux de Réalité et sa zone complémentaire de non-résistance constitue l'*Objet* transdisciplinaire. » (Nicolescu, 1996, p. 80) Le *Sujet* transdisciplinaire correspond aux niveaux de perceptions, en adéquation avec l'objet, avec eux-aussi leur zone de non-résistance. Notre personne riche se retrouvant en conflit identitaire va effectivement devoir faire face au fait que certains aspects de la réalité vont maintenant lui résister. C'est pourquoi le changement est parfois seulement possible par un changement de niveau (Watzlawick, Weakland et Fisch, 1975).

Le tiers inclus et la singularité de l'expérience

Finalement, le tiers inclus présente peut-être le postulat le plus intimidant de la transdisciplinarité en raison de sa référence à la mécanique quantique. Toutefois, le travail de Nadine Faingold liant les niveaux stratégiques et identitaires fournissent les clés de sa compréhension. En effet, l'identité de chacun se décline en fonction des différents contextes et événements de la vie, et il arrive, à certains

moments précis, que certaines de ces identités deviennent paradoxales les unes avec les autres, comme il peut arriver que ces paradoxes apparents se résolvent à un autre niveau, d'où le tiers inclus.

J'insiste sur le *moment précis* puisque, tel que déjà mentionné, le vécu n'existe que de moment en moment, en dehors desquels ce sont nos représentations abstraites qui sont opératoires. L'exemple de la personne riche n'a d'ailleurs pas été choisi au hasard car cela rejoint l'expérience de ma belle-sœur qui s'est retrouvée à vivre au Brésil alors que son mari y est allé pour travailler dans le domaine de l'aéronautique. Elle, qui est d'origine modeste et qui fait partie de la classe moyenne au Québec, se retrouve parmi les personnes les plus riches de Sao Paulo et elle apprend qu'elle doit donc engager une femme de ménage. Comment donc concilier ces identités contradictoires de personne très riche et de personne d'origine modeste ? Elle a donc décidé d'engager sa femme de ménage sur la base d'un échange réciproque de savoir : la femme de ménage enseignerait la brésilien à ma belle-sœur qui avait besoin de l'apprendre tandis que celle-ci enseignerait l'informatique à la femme de ménage pour lui permettre ainsi de meilleurs possibilités de travail. À ce moment, ma belle-sœur est à la fois la femme riche qui embauche une femme de ménage et une femme modeste qui échange des savoirs pratiques du quotidien avec ses pairs.

Conclusion

Ce texte voulait avant tout présenter l'entretien d'explicitation développé par Pierre Vermersch ainsi que l'approche transdisciplinaire telle que développée par Basarab Nicolescu. Ce texte voulait également montrer comment les fondements et postulats de chacun peuvent créer une synergie propre à développer une méthodologie de recherche transdisciplinaire originale et opératoire.

Mais au-delà des questions méthodologiques, il y a aussi un rappel à l'Université qui, si elle veut réellement constituer un univers des savoirs, doit s'ouvrir aux savoirs de tous les horizons et les faire dialoguer de façon à contribuer à la formation intégrale des humains qui font le monde. Et, comme le dit si bien Edgar Morin : « À force de repousser l'essentiel au nom de l'urgent, on en finit par oublier l'urgence de l'essentiel ».

Références

- Dilts, Robert (1995). *Des outils pour l'avenir*. Paris : La Méridienne.
- Faingold, Nadine (1998). De l'explicitation des pratiques à la problématique de l'identité professionnelle : décrypter les messages structurants. *Expliciter*, (26), 17-20.
- Heisenberg, Werner (1927). *Le principe d'incertitude*. Lettre à Wolfgang Pauli.
- Korzybski, Alfred (1933). *Science and Sanity*. New York : Institute of General Semantics.
- Morin Edgar (1977) *La méthode 1, La nature de la nature*, Paris : Le Seuil.
- Morin, Edgar (2005). *Introduction à la pensée complexe*. Paris : Éditions du Seuil.
- Nicolescu, Basarab (1996). *La transdisciplinarité : manifeste*. Monaco : Éditions du Rocher.
- Piaget, Jean (1972). L'épistémologie des relations interdisciplinaires. *L'interdisciplinarité : problèmes d'enseignement et de recherche dans les universités*. Paris : OCDE.
- Piaget, Jean (1974). *La prise de conscience*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Piaget, Jean (1974). *Réussir et comprendre*. Paris : Presses Universitaires de France.
- Vermersch, Pierre (1994, 2003). *L'entretien d'explicitation*. (Quatrième édition enrichie d'un glossaire) Issy-les-Moulineaux : ESF Éditeur.
- Watzlawick, Paul, Weakland, John et Fisch, Richard (1975). *Changements : Paradoxes et psychothérapie*. Paris : Éditions du Seuil.

L'entretien d'explicitation et la mémoire (2)

Cohérence entre théorie et pratique de l'évocation du vécu.

Pierre Vermersch

Dans l'article précédent, je m'étais arrêté au constat que je trouvais peu ou pas de ressources dans la psychologie expérimentale de la mémoire parce qu'elle travaillait uniquement sur le constat des limites des performances mnémoniques spontanées et que l'entretien d'explicitation travaillait lui à *aider, accompagner, guider*, la remémoration, et donc précisément, à dépasser ces limites spontanées. Comment la forme de cette aide s'est-elle développée dans sa genèse, comment est-elle justifiée par ses fondements ? Les pratiques découlent-elles de ces fondements ?

J'aborderai successivement : 1/ les origines de l'entretien d'explicitation : d'une part comme réponse à un besoin méthodologique bien précis : avoir accès aux informations que seul le sujet pouvait donner, parce qu'invisible à l'observateur (Vermersch 2012) ; d'autre part, comme inspirations non questionnées issues de différentes influences formatrices : que ce soit mon éducation à la pratique de l'observation de soi et sa verbalisation authentique, ou bien par la pratique de l'accès à la mémoire des vécus lointains par la psychothérapie, ou enfin par la pratique de l'analyse de la tâche et de l'activité⁸ par mon insertion dans le milieu de la psychologie du travail, mais tout autant par la forte empreinte éducative de mon cursus technique initial (dessin technique, usinage). 2/ Dans un second temps, je définirai la spécificité de l'entretien d'explicitation comme *micro description* du vécu (passé) et son ancrage dans le rapport initial à l'action (Vermersch 2000, Vermersch 2002, Vermersch 2014). De cette spécificité vont se dégager de nombreuses conséquences imprévues : 3/ Première conséquence essentielle : par le seul fait d'être vécu, tout vécu fait l'objet en permanence d'une mémorisation passive, bien au delà de ce que le sujet croit savoir qu'il a mémorisé ou qu'il croit pouvoir se souvenir. 4/ Seconde conséquence, énorme, c'est qu'il est possible d'éveiller le vécu passé par une technique indirecte d'intention éveillante. Pas seulement un éveil imprévu, comme dans le célèbre exemple de la madeleine de Proust, mais un éveil provoqué. 5/ Une troisième conséquence est qu'il est possible, non pas de se rappeler du passé, mais de vivre dans le passé, d'être présent dans le passé. Pour le comprendre, on aura besoin de poser l'existence de *deux actes très différents de relation au passé* : le rappel et l'évocation. Le rappel est volontaire, marqué par un effort, abstrait, non sensoriel, non émotionnel, sec, principalement impliqué dans le rappel des connaissances (mémoire sémantique dans le langage anglo saxon) ; l'évocation est involontaire, incarnée, concrète, quasi sensorielle, émotionnelle quand le passé l'était, chaude, donnant le sentiment plus ou moins poussé de retrouver la vie du passé.

Ce qui est fondamental c'est que l'entretien d'explicitation va sans cesse privilégier l'acte d'évocation, et peut le faire d'une part parce que d'un point de vue en première personne elle sait le distinguer et l'accompagner, et d'autre part parce que cet acte n'est possible qu'en relation avec l'intimité de son propre vécu. De ce fait, l'entretien d'explicitation va pratiquer une approche qui ne demandera jamais à l'autre de se souvenir, pour ne pas déclencher une activité volontaire qui éveillerait immédiatement un acte de rappel, à la place il va toujours suggérer de « laisser revenir », puis de déplacer la visée attentionnelle dans la vie du passé.

Ce qui sera fondamental est que seul le vécu, dans sa relation à la personne qui l'a incarné, peut donner lieu à ce type de mémoire basée sur l'acte d'évocation.

On verra que la psychologie expérimentale a fini par prendre en compte cette différence, mais n'a pas su l'exploiter, et a même collectionnée les données liées à la seule mémoire abstraite : le rappel, basée

⁸ L'analyse de la tâche est prescriptive, a priori, elle décrit la tâche telle qu'elle devrait être réalisée ; l'analyse de l'activité est un constat opéré sur le terrain par l'observation d'un opérateur de comment la tâche est réalisée effectivement. Mais dans les deux cas, il s'agit de s'intéresser de façon détaillée à la suite des actions matérielles et mentales (y compris les prises d'informations) pour déterminer l'engendrement du résultat d'une action finalisée.

sur un effort pour se souvenir. Dans l'entretien d'explicitation ce que nous évitons à tout prix, c'est de demander à la personne de faire un effort pour se souvenir. Nous verrons pourquoi.

On pourra de cet ensemble de conséquences montrer la cohérence des techniques de relance pour guider la personne vers l'acte d'évocation, puis l'y conserver soigneusement, tout en la guidant dans l'exploration détaillée de son vécu passé grâce à des techniques de « langage vide de contenu ».

On a donc des liens puissants entre ces éléments, que je peux déjà résumer ainsi :

- L'entretien d'explicitation vise exclusivement le *vécu* passé, ce qui ouvre des possibilités inédites parce que :

- Tout *vécu* s'accompagne de sa mémorisation passive continue involontaire, ce faisant est créé et devient potentiellement disponible un gisement d'informations extraordinairement étendu, quoique ignoré par celui la même qui l'a pourtant vécu.

- La mémorisation passive du *vécu* s'accompagne d'une possibilité d'éveil de ce vécu par la mobilisation privilégiée d'un acte de visée basé sur une « intention éveillante ».

- Une fois cet éveil du *vécu* passé réalisé, il est assez facile, non pas de se rappeler le passé, mais de le revivre et de déplacer sa visée attentionnelle au sein du passé en suivant les propriétés universelles de tout vécu.

Je développe ce schéma d'ensemble et je conclurais sur la relativisation de l'intérêt du thème de la remémoration par rapport à tout ce qui est possible au-delà.

1/ Le point de départ : comprendre les origines de l'entretien d'explicitation et sa vocation à cibler exclusivement les *vécus* d'action (passés) pour en tirer les conséquences imprévues à l'origine.

L'utilisation d'une technique d'entretien s'est imposée à moi quand j'ai voulu aller plus loin dans la description et l'analyse du fonctionnement cognitif dans des activités finalisées. Plus loin que la prise en compte du seul résultat ou de la durée de travail, indicateurs pauvres qui ne prenaient pas du tout en compte le processus. Plus loin que l'enregistrement vidéo que j'avais utilisé abondamment, parce que celui-ci était limité à ce qui était visible du processus (Vermersch 1975, Vermersch 1976, Vermersch 1976). Pour *documenter l'invisible*, il fallait le demander à celui qui le vivait, parce que lui pouvait en faire l'introspection, ou plus précisément une rétrospection (introspection se rapportant au passé). Pour ce faire il fallait le lui demander, solliciter ses verbalisations, bref conduire un entretien. Mais, à l'époque, aucune technique d'entretien connue n'était conçue pour faire verbaliser l'action vécue⁹, pas plus l'entretien non directif de recherche (Blanchet 1985, Blanchet, Ghiglione et al. 1987, Blanchet 1991), que les innombrables formats d'entretiens semi-structurés ou compréhensifs propres aux pratiques d'enquêtes sociologiques. Et l'entretien critique piagétien était conçu pour induire une question contradictoire afin de vérifier si l'enfant était capable de dépasser la contradiction et manifester la construction d'un invariant. Par ailleurs, les techniques d'entretien avaient très mauvaise presse en psychologie, réputées imprécises, inductives, poussant à la rationalisation d'après coup, pauvres. Et pire, toute référence à l'introspection était totalement exclue par principe par la science étroitement positiviste.

Que faire ?

Mon choix, mon compromis, a été de construire une technique d'entretien se rapportant toujours à une activité finalisée (exercice, travail, performance). Activité dont on pouvait efficacement cerner la cohérence de réalisation (comme l'enquête sur un crime : dans tous les cas il faut établir la possibilité de temps, de lieu, d'instrument, de procédés, de motivation, pour que le suspect soit le coupable). Ce qui rendait possible une triangulation : faire décrire l'action permettrait de confronter les verbalisations à l'analyse de la tâche et quand c'était possible à l'analyse de l'activité à partir des traces et des observables. Donc, pour ouvrir des possibilités de validation par recoupement et pour des raisons de choix d'objet scientifique (j'étudiais les actions mentales), je me suis centré sur la verbalisation de l'action, dans l'idée d'en produire son explicitation (c'est-à-dire dépasser les connaissances et les pratiques tacites et/ou implicites, les rendre explicites).

Cela allait à l'encontre de bien des pratiques de recherche. A l'époque on questionnait beaucoup sur les représentations, sur les opinions. Et je quittais ce terrain là, en postulant que la seule manière de

⁹ A noter, que depuis il y a eu une multiplication de techniques d'entretien, mais aucune (à ma connaissance) qui ait pour but de faire décrire finement le vécu de l'action comme le fait l'entretien d'explicitation.

savoir si une représentation avait un sens, c'était de savoir si elle s'actualisait dans l'action, et donc de connaître l'action effectivement produite. Je ne demandais pas le but, parce que la verbalisation du but seule, ne m'informerait pas du fait qu'il a été effectivement poursuivi. On ne peut le savoir qu'en découvrant le but immanent au déroulement des actions effectivement produites !

J'étais centré sur la verbalisation de l'action, qui n'est qu'une des facettes du vécu. Mais en même temps, la facette la plus connectée à une propriété universelle de tout vécu : son inscription forte et nécessaire dans une trame temporelle organisatrice (voir le § suivant).

Ce qui était au centre de mon projet, c'était le vécu et seulement le vécu, dont les actions qui le compose en sont l'élément moteur, efficient.

Je ne mesurais pas alors toutes les implications relativement à la mémoire de cette centration exclusive sur le vécu. Et pour les découvrir et les comprendre, je vous propose d'abord, un retour sur la définition du concept de vécu.

En fait dans cette première étape de création de la technique, je ne me posais aucun problème relativement à la remémoration possible. J'étais juste obsédé par l'idée d'avoir accès à des informations potentiellement disponibles grâce à l'introspection, et je me demandais comment rendre cette démarche socialement acceptable (en fait, d'abord aux yeux de la commission du CNRS qui m'évaluait régulièrement). Je peux comprendre, a posteriori, cette absence de préoccupation par rapport à la remémoration, par ma familiarité avec l'observation de soi et sa mise en mots en groupe, dont j'avais fait l'apprentissage dans un cadre d'une recherche spirituelle, puis avec mon expérience de la psychothérapie, aussi bien comme client que comme professionnel. Dans ce dernier cadre, personne ne se demande si le client va se souvenir (d'un trauma infantile par exemple), mais quand elle va laisser remonter le souvenir. Le fait qu'elle puisse retrouver ces souvenirs est une évidence non questionnée. Enfin, pour resituer ma culture de l'époque, ma démarche de m'informer en priorité du vécu de l'action était nourrie et soutenue par ma formation technique, par la pratique des « gammes d'usage » par exemple, qui demande d'anticiper de façon réglée toutes les étapes logiques et matériellement effectuables d'un travail particulier. J'ai d'ailleurs commencé à publier sur « les algorithmes en pédagogie » (Vermersch 1971), privilégiant la dimension organisée systématique propre à toute action finalisée. Naïvement, je veux dire sans aucune préméditation, j'avais donc réuni beaucoup d'ingrédients qui conduisaient à une technique centrée sur la verbalisation de l'action vécue, comme activité organisée et descriptive.

2/ Définir le concept de vécu et en tirer les conséquences

Mais le concept de vécu, s'il est au centre de ma démarche, est faussement simple, comme si on pouvait s'arrêter immédiatement à une déclaration de principe tautologique « le vécu c'est ce que j'ai vécu ». L'intérêt de mieux le définir est de pouvoir l'opposer clairement à ce qui n'est pas du vécu, et ce n'est pas aussi simple qu'il y paraît. Je vais reprendre la liste des propriétés fondamentales positives qui me servent à définir le vécu et tout autant les repères qui signalent que la personne qui parle a quittée la présence à son vécu, puisque si le fait de parler de son vécu est si important pour la remémoration dans le mode du revécu, il faudra savoir repérer quand ce n'est pas/plus le cas, afin de pouvoir la guider, la ramener vers la verbalisation à partir du vécu. L'enjeu est donc à la fois théorique : qu'est-ce que j'appelle un vécu ? Et pratique : comment accéder et rester en contact avec ce vécu (passé) ?

- Vécu = le vécu d'une personne et d'une seule.

Une première propriété fondamentale de tout vécu, est qu'il a été vécu par une *personne*. Je laisse de côté la question de l'intelligence animale ou artificielle. Et plus précisément vécu par *une seule personne* (pas un collectif, pas une société, pas une équipe, pas un couple etc). Dans un cadre collectif chaque personne vit quand même son propre vécu.

Toute personne vit, et a donc une succession de vécus, c'est une certitude.

Cette première propriété peut sembler triviale.

Sauf, qu'il est très facile dans le cours de la verbalisation de quitter l'adressage personnel en Je, en passant au "On" par exemple, ou au "Nous," ou à la démonstration pédagogique par le "Tu" (et là , il faut que tu fasses ...), en parlant des autres et plus de moi. Il faut bien comprendre que lorsque la personne qui parle quitte le rapport à elle-même en changeant d'adressage, elle décroche de la relation à son propre vécu, pour l'élargir. Ce faisant on perd la possibilité de la guider dans l'exploration de

son propre vécu. Pratiquement, cela signifie que pour garder active cette propriété, il faut que l'intervieweur écoute attentivement l'adressage utilisé par la personne, pour pouvoir le cas échéant la guider vers un retour à soi. Savoir passer délicatement de « et là nous étions tous très efficace », à « et quand vous étiez tous très efficace, à quoi vous, vous étiez attentive ? ». Quand je parle de « guidage » de la remémoration, ce guidage repose sur une écoute attentive des formulations utilisées par l'interviewé, de manière à ramener la personne délicatement vers le respect des critères qui permettent la remémoration de son propre vécu. On va retrouver sans cesse, ce mélange entre propriétés fondamentales de ce qui est visé et l'écoute/l'aide/ le guidage de l'interviewé. Ce n'est pas un guidage de la remémoration à proprement parlé, mais un guidage des conditions qui permettent cette acte de remémoration particulier de revécu, d'évocation. L'acte d'évocation ne sera possible que par un ancrage de la verbalisation dans l'identité du sujet.

C'est un point important dans la démarche qui organise l'entretien d'explicitation, de prendre en compte le repérage, la création, le guidage, la récupération des conditions qui permettent sa réalisation en termes d'accès au vécu passé. Seule une démarche intégrant le point de vue en première personne, et clarifiant sa pratique par une explicitation de l'explicitation, a permis de préciser progressivement tous ces points.

- Un vécu est nécessairement toujours singulier, unique.

De plus, chaque vécu est unique. Certains moments vécus peuvent sembler quasiment identiques bien sûr. Mais leur rassemblement constitue alors une catégorie logique : une classe de vécu (toute les fois où je tourne la clef dans la serrure). Une classe de vécu, n'est pas un vécu, c'est une abstraction. Personne ne vit jamais une classe de vécu. A chaque instant de sa vie, il vit un vécu singulier qui ne se répétera pas à l'identique.

Chaque vécu est donc singulier. Ce qui veut dire en terme de guidage, que si je veux m'informer du vécu d'une personne, je dois la conduire à me décrire un moment singulier, jamais un vécu en général. Seul le fait de se rapporter à UN vécu singulier permet d'être en contact avec le passé de façon précise et permet d'approfondir l'exploration détaillée de ce passé.

Là encore, cette propriété du vécu incite à être vigilant à tous les signaux qui montrent que la personne a perdu contact avec la singularité du vécu dont elle parle. Ainsi dès que l'on entend des généralisations, (je fais comme d'habitude ; et là, ça dépend comment ça se présente ; il faut toujours ... ; la plupart du temps je fais ...) qui signalent que la personne a glissée d'un vécu singulier à un cas général, et n'est plus en prise avec son vécu. Le risque fondamental à ce moment est que la personne verbalise ses conceptions, ses théories, ses représentations sur ce qu'elle fait en général, mais pas ce qu'elle fait quand elle le fait et qui n'est accessible dans ses détails implicites que dans le revécu d'un moment singulier, unique.

La pratique de l'entretien d'explicitation suppose une écoute très attentive de la structure de l'énonciation, de façon à diagnostiquer immédiatement les dérapages et les rattraper délicatement pour que la personne reste bien en contact avec elle-même et vise un vécu singulier. Il est bien évident qu'une telle écoute doit faire l'objet d'un apprentissage expérientiel pour être assimilé.

- Tout vécu est inscrit dans le temps, par sa durée, par le mouvement asymétrique et irréversible vers l'avenir, par son organisation en étapes successives.

Une des propriétés universelles de tous les vécus est d'être inscrit dans le temps : d'avoir une durée, d'avoir un déroulement temporel asymétrique et irréversible allant du présent vers l'avenir base d'une causalité productive. Cette propriété d'avoir un déroulement est essentielle pour nous, puisqu'elle va être le cœur du suivi du questionnement, la manière de vérifier le degré d'explicitation atteint par la précision de la description des étapes de ce déroulement. Quand on lit un entretien transcrit, quand on conduit un entretien d'explicitation, une des interrogations d'arrière-plan de l'intervieweur est de savoir s'il a le déroulement temporel du vécu, et sinon, qu'est-ce qui manque encore ? Mais pour pouvoir approfondir ce point il faut aller plus loin dans la définition de la maille temporelle propre à tout vécu, du point de vue de son engendrement (de ce qui fait son efficience).

- Le vécu est défini à l'échelle d'une micro temporalité cohérente avec l'efficience.

Le vécu doit être saisi dans une granularité temporelle qui corresponde à ce qui l'engendre : c'est-à-dire les actions élémentaires, de l'ordre de la fraction de secondes. Un vécu d'action ne devient

explicite que dans une approche qui s'adapte à la nature et à la durée des actes élémentaires qui le compose.

C'est là où il devient crucial de ne pas mélanger avec l'approche biographique, définie par des fractions de temps plus longues, en termes d'années, de jours, comme les événements de la vie, les périodes de la vie, et notre approche de l'explicitation du vécu. Dans tous les cas, ce dont on parle a bien été vécu par une personne (vécu= verbe vivre), mais dans l'acception où je me place, le vécu (substantif) est défini par la cohérence de son micro engendrement. C'est-à-dire par la vitesse, la durée, des prises d'informations, des raisonnements, des mises en mots, des enchaînements gestuels. Non pas que le vécu de l'action ne s'inscrive pas aussi dans des buts ou sous buts qui dépassent la minute, ou des variations d'états internes lents et progressifs, mais s'informer directement ou seulement à ce niveau des buts laisse invisible pourquoi la réalisation pratique des actes ou leurs échecs est engendré. Vous pouvez décrire un morceau de musique par ses grandes phases, vous pouvez descendre à des phases réduites (l'exposition du thème, une marche harmonique), mais si vous prenez le point de vue de l'exécutant, le pianiste par exemple, la réussite de son jeu, de ses actes élémentaires, est d'abord liée à l'exécution correcte de *chaque* appui de touche, à l'anticipation instantanée de la position de la main et des doigts pour jouer juste la suite. On est là nécessairement dans une *micro phénoménologie* de l'efficacité¹⁰. Mais comme pour les échelles des cartes géographiques dans la modalité spatiale, il existe une multiplicité possible de granularité de la description temporelle, dont chacune est cohérente avec un but informatif particulier. Ce qui paraît important c'est l'adéquation entre le niveau de détail recherché et les buts que l'on poursuit.

Pratiquement, si l'on choisit la micro-temporalité comme granularité de la description, cela va demander d'être très attentif pour repérer les éléments qui peuvent/doivent être fragmentés pour conduire l'explicitation au niveau où on peut en saisir le déroulement effectif. Typiquement, savoir repérer les verbes d'action désignant une action globalement, permet facilement de relancer pour faire fragmenter la description et aller vers la finesse d'exécution de cette action : "et là je commence par classer les dossier", classer est un verbe d'action global, "et quand vous commencez à classer les dossiers vous commencez par quoi ? " par exemple. La verbalisation spontanée va très rarement dans ces niveaux de détails où se situent pourtant l'expression pratique des compétences implicites et la majeure partie des causes d'erreurs. De la même façon, on va apprendre à devenir attentif aux jugements, aux qualifications globales ("c'était facile", "j'ai ramé" ...) pour aller chercher les critères qui leurs donnent valeur d'informations ("à quoi vous avez reconnu à ce moment que c'était facile pour vous ?).

Ce qu'il y a d'extraordinaire c'est que le contact authentique avec le vécu passé donne accès la plupart du temps sans difficulté à ce niveau de détail. Niveaux de détail qui permettent de saisir vraiment l'intelligibilité de l'engendrement de l'action et d'en comprendre le résultat. Mais pourquoi est-ce psychologiquement possible ? Il est temps d'entrer dans la première hypothèse fondamentale relative à la mémorisation : la mémoire passive des vécus.

Je ne développe pas ici toutes les facettes qui composent simultanément un vécu, comme les différentes couches de vécu (corporel, cognitif, émotionnel, croyances, identités etc.), le point important est qu'elles sont toutes inscrites dans la micro temporalité et toutes descriptibles avec différentes granularités en fonction des besoins d'intelligibilité.

L'entretien d'explicitation a donc choisi en priorité de faire décrire, le vécu tel que je viens de le définir. Mais ce que je n'ai découvert que plus tard, de façon totalement imprévue, c'est une extraordinaire propriété : tout vécu s'accompagne en permanence de sa mémorisation involontaire, donc passive. Nous visons un passé dont nous sommes certains qu'il existe (il a été vécu) et qu'il a laissé des traces, et qu'il est donc potentiellement accessible.

3/ Le lien entre vécu et mémorisation passive : rétention et éveil des rétentions (Husserl).

¹⁰ J'utilise le concept d'efficacité pour cibler les éléments de l'activité qui sont actifs, efficaces, producteurs, moteurs, j'ai toujours en tête que toute action est engendrée, produite, incarnée, et que pour la comprendre, il faut la décrire au bon niveau de détail. Niveau que relativement aux pratiques habituelles on peut qualifier de micro descriptif ou micro phénoménologique, sauf qu'il n'est pas micro en soi, mais ajusté à la saisie de l'efficacité.

Par le seul fait de vivre, à chaque moment singulier vécu, je suis sans cesse affecté, informé, mobilisé, de façon partiellement réflexivement consciente et de façon majoritaire dans différentes formes de non conscience. Mais pour que ma vie repose sur une continuité, pour que je me reconnaisse dans mon identité, il faut que chaque moment présent soit « retenu », fasse l'objet d'une *réention*, selon les termes de Husserl qui a clairement analysé ce point (Husserl 1964, 1905).

Cette réention est l'équivalent d'un acte involontaire de mémorisation passive permanente (passive vaut pour involontaire, au sens où je ne cherche pas délibérément à mémoriser en permanence ce que je vis, « ça » se mémorise en moi). Sans cette mémorisation passive permanente, je ne pourrais suivre une conversation, reconnaître un proche, retrouver le chemin de ma maison, me reconnaître moi-même de moments en moments. La démonstration de cette mémorisation passive, n'a pas besoin de démarche expérimentale, elle est faite de façon saisissante par sa seule disparition, comme on peut le vivre dans le contact avec une personne atteinte par la maladie d'Alzheimer. C'est tellement inhabituel et surprenant de devoir répondre toutes les deux minutes à la même question dont la personne n'a pas mémorisée la réponse que vous lui avait déjà donnée plusieurs fois! Ou de ne pas être reconnu par un parent proche lors d'une visite. Le fondement mémoriel de notre vie consciente sur la mémoire est tellement évident, qu'il en est totalement invisible, seule sa perte nous révèle son fonctionnement constant, essentiel au déroulement de nos activités, à l'établissement de notre identité. Il existe une merveille en nous, qui n'a quasiment pas été étudiée tellement elle est toujours silencieusement présente, c'est la réention, la mémorisation passive de notre vécu. Non seulement elle n'a pas été étudiée, mais elle a été ignorée par la psychologie expérimentale qui ne s'est intéressée qu'à ce qui avait fait l'objet d'une mémorisation délibérée, alors que l'entretien d'explicitation s'intéresse toujours à ce qui n'a pas fait l'objet d'une telle mémorisation : le vécu.

On a donc deux conséquences :

La principale conséquence est qu'il se mémorise en nous beaucoup d'informations. Du coup, s'il est possible d'éveiller à nouveau ces réentions, on dispose d'un gisement d'informations immense sur son propre vécu passé. Attention ! Je ne soutiens pas l'idée que nous enregistrons la totalité de ce que nous vivons, le sujet n'est pas une *machine* enregistreuse mécanique comme le sont une caméra ou un magnétophone. Mais il se mémorise en nous beaucoup plus d'informations que ce que nous en avons conscience.

Mais la seconde conséquence est étrange, voire dérangeante, puisque que nous ne savons pas ce que nous avons mémorisé de cette manière. Dit autrement, notre conscience réfléchie n'est pas du tout informée de tout ce qui s'est déposé en nous du simple fait de la réention des vécus.

Ce qui fait que la principale difficulté à accéder à ces réentions, à les éveiller, est la croyance limitante que je ne me rappelle pas, que je ne peux pas me rappeler, puisque quand j'essaie de le faire il ne vient rien immédiatement. Bien sûr, je ne sais pas que ma manière d'essayer (en faisant un effort de mémoire), est précisément ce qu'il faut éviter de faire, puisque cela déclenche un acte inapproprié : le rappel, et bloque l'acte approprié : l'évocation. Cette croyance négative affecte aussi facilement l'intervieweur : comment la personne interviewée peut-elle se souvenir d'un truc pareil ? Je ne vais donc pas y arriver. J'ai nommé « effroi » (Vermersch 2006) ce sentiment qui peut nous saisir devant le projet d'avoir à se rappeler d'un moment passé. En fait, toute la situation est faussée de façon invisible : je ne sais pas ce que je sais et qui pourrait devenir accessible si je savais comment m'y prendre, ou si je recevais une aide appropriée, donc je conclus de façon erronée qu'il est impossible d'y accéder. Ce qui est faux ! Pour faire plaisir, je vais faire un effort pour me rappeler quand même, je vais essayer de reconstituer, de deviner de façon plausible. Tous ces actes basés sur l'effort du rappel crée les conditions pour rendre difficile, voire impossible, l'accès au vécu passé ! Si l'on a une psychophénoménologie correcte des actes de se rapporter au passé, on voit tout de suite que les efforts conduisent inmanquablement vers le rappel, qui est largement inefficace par rapport à revivre le passé. Ce revivre nécessitera l'évocation.

Il y a bien une mémorisation passive du vécu, mais pour en comprendre son éveil et sa restitution il faut distinguer deux actes très différents d'amener le passé à l'actualité : le rappel et l'évocation¹¹.

4/ Deux actes très différents de relation au passé : le rappel et l'évocation.

¹¹ Je ne traite pas ici de la totalité des modes de présence du passé, la mémoire implicite, procédurale, automatique, est par exemple une autre mémoire invisiblement présente, mais efficace.

C'est le mérite du remarquable ouvrage de Gusdorf : « Mémoire et personne » (Gusdorf 1951), que d'avoir fait une revue de question très complète sur les points de vue de son époque (première moitié du 20^{ème} siècle) sur la mémoire. Son livre montre que l'opposition entre deux types d'actes de mémoire était déjà bien connue, familière. On distinguait ces deux actes différemment, suivant les critères qui étaient privilégiés :

- entre une mémoire volontaire (je *veux* me rappeler de quelque chose) et une mémoire involontaire (mon passé *se donne*) ;
- ou pour d'autres auteurs entre une mémoire sèche liée aux connaissances et une mémoire affective, chaude (reviviscence d'émotions passées liées à mon vécu) ;
- ou encore dans une idée très proche de la précédente, une mémoire abstraite (celle des concepts) et une mémoire concrète (celle de mon vécu).

Ces distinctions ont été totalement gommées/ignorées par la psychologie expérimentale. Et quand Tulving a proposé le concept de « mémoire épisodique » (Tulving, Donaldson et al. 1972), pour rendre compte de la spécificité de la mémoire des événements personnels, il n'a fait référence à aucun travaux préalables qui l'auraient informé du fait que s'il avait bien inventé le terme « épisodique » (Tulving 2009), il n'avait pas du tout inventé l'idée sous-jacente : celle de mémoire concrète.

Tout le travail accompli avec l'entretien d'explicitation nous a conduit à reconnaître et bien distinguer ces deux types d'actes, *le rappel*, volontaire, fait à partir d'un effort, abstrait ; et *l'évocation*, involontaire, sans effort, concrète, émotionnelle, basée sur le revécu. Car il y a un lien très fort entre l'acte d'évocation et le type de contenu qu'il permet d'atteindre : le vécu. L'évocation est une forme plus ou moins poussée de revécu, autrement dit de sentiment de vivre dans le passé, pas de s'en rappeler, mais d'y être à nouveau présent. Bien entendu, le terme de revécu n'est pas pris au sens strict, puisqu'il est impossible de revivre un moment passé, mais il vise à caractériser le sentiment d'être à nouveau dans le passé, de le vivre à nouveau. Cette posture n'est possible qu'avec ce qui m'est propre, intime, personnel, en bref, mon vécu. Réciproquement par le fait de poursuivre l'explicitation du vécu passé, il était incontournable que je prenne en compte l'originalité, la spécificité de l'évocation comme moyen privilégié d'accès au passé vécu. L'évocation s'est imposée à moi comme l'acte privilégié permettant de revivre un moment passé.

Pour aller plus loin, il me faut distinguer deux temps dans l'accomplissement délibéré de l'évocation involontaire : le premier est le temps **d'accès** au passé, autrement dit le temps de *l'éveil* sélectif de la mémoire passive, le second est le **maintien** de ce contact pour développer l'exploration du passé par un guidage de la visée attentionnelle dans le passé présentifié.

4.1 - L'éveil du passé par une intention éveillante: *vouloir l'involontaire*.

L'éveil involontaire du passé comme mémoire concrète a toujours été bien connu dans son caractère imprévisible, surgissant, spontané, déclenché par un événement sensoriel. L'intérêt de ces très nombreux exemples est qu'ils démontrent que l'éveil du vécu passé est possible, que ce passé reste accessible même si on ne sait pas qu'il l'est. Dans son long exemple de l'éveil du passé par le biais du goût d'une madeleine (Proust 1987, 1929), Proust, décrit dans un premier temps le surgissement spontané du passé comme écho à une sensorialité identique entre présent et passé ; puis quand il veut approfondir cet écho du passé, il découvre le caractère inefficace et contre productif des efforts qu'il essaie de faire pour développer ce contact avec le passé, qui ne va finalement se donner plus pleinement que par un lâcher-prise, un accueil passif. On a là tous les éléments d'une méthode d'éveil, sauf que son point de départ sensoriel est imprévu et imprévisible !

L'éveil du passé est possible, il est attesté de tous temps. La mémoire passive est bien là, disponible, accessible par sa spontanéité, elle peut se redonner dans un sentiment de revécu, de présence chaude du passé. Mais si cet éveil n'était qu'aléatoire, circonstanciel, on ne serait pas beaucoup plus avancé. Ce qui est devenu intéressant, c'est que cette mémoire pouvait être éveillée délibérément. Comment ? Pour y répondre, la démarche repose précisément sur les différences fortes entre les deux actes : rappel et évocation. Il faudra d'abord éviter tout ce qui peut mobiliser l'acte de rappel, il faudra ensuite créer les conditions du déclenchement de l'évocation, ce qui est techniquement délicat dans la mesure où il s'agit d'un acte involontaire. Il y a donc une facette technique négative : ce qu'il faut s'abstenir de faire, mais qui malheureusement vient le plus facilement en premier ; et une facette positive : le guidage par les mots de l'intervieweur d'un accueil de l'éveil du passé.

S'abstenir de tout ce qui pourrait induire un acte de rappel et créer les conditions de l'évocation.

L'intervieweur travaille avec ses mots, il est attentif à ce qu'il fait à l'autre avec ses mots, ce qu'on appelle les effets perlocutoires (Austin 1970) (Vermersch 2006). S'il existe bien deux actes différents de rapport au passé, il faut chercher à éviter tous les mots qui peuvent induire le premier : c'est-à-dire le rappel. L'acte de rappel est déclenché par une recherche volontaire dans sa mémoire. C'est cette caractéristique « volontaire » qu'il faut contourner. En conséquence, le premier point à prendre en compte est de ne jamais demander à la personne de se rappeler, ni de faire un effort de mémoire. Toute suggestion dans le sens d'un rappel va induire un effort, et exclure automatiquement le contact concret avec le passé. Car ce n'est pas seulement qu'il y a deux actes différents, c'est de plus qu'ils sont *exclusifs* l'un de l'autre. Si l'un est à l'œuvre, l'autre ne peut pas l'être en même temps. Les deux postures intérieures de rapport au passé sont incompatibles, antagonistes : le rappel prend le passé comme objet atemporel, l'évocation baigne dans le passé ; le rappel induit, adopte une position dissociée, l'évocation repose sur une position subjective associée.

Le contact avec le passé comme revécu ne peut se faire par un effort volontaire. Mais alors, au-delà de ce dont il faut s'abstenir comment procéder pour *produire* cet éveil ?

Pour ce faire, l'intervieweur va créer les conditions favorisant l'acte d'évocation. Je dis bien « créer les conditions », puisqu'il n'est pas possible de demander directement à la personne de « se mettre en évocation », je ne peux qu'induire, susciter, le fait que la personne se rapporte à son passé sur le mode du revécu. Ce qui est exactement ce que toutes les techniques de travail de soi ont appris à créer depuis 70 ans !

Pour cela, quelques mots soigneusement choisis sont la plupart du temps suffisant. Prenons l'exemple d'une des phrases possibles que j'enseigne dans les stages de base à l'entretien d'explicitation.

Elle commence par « *je vous propose* », de telle façon que l'attention de la personne soit mise en attente de façon simple. Autrement dit, il faut éviter toutes les formulations compliquées qui font que l'interviewé ne sait pas au juste ce qu'on lui demande. Donc, « je vous propose, *si vous en êtes d'accord* ... », c'est la deuxième étape : la demande de consentement. Questionner sur le vécu de l'action c'est déjà entrer dans l'intimité de la personne. Pour ce faire, il est nécessaire qu'elle y consente et qu'elle sache qu'on lui demande ce consentement, pour marquer qu'il ne va pas de soi, qu'il ne saurait en aucun cas (quelle que soit la relation existante par ailleurs : hiérarchique, personnelle, ou autre) être considéré comme acquit d'avance. Il y a des degrés d'intimité, dans l'entretien d'explicitation nous ne touchons pas aux sentiments, à l'identité, aux traumatismes, juste au vécu de l'action. Mais ce vécu m'appartient en propre et relève de mon intimité, je dois choisir de le partager avec un autre ou pas. La pratique montre que sans ce consentement le partage du vécu passé ne se fait pas.

Le pas suivant : « je vous propose, si vous en êtes d'accord, *de prendre le temps* ... ». *De prendre le temps*, prépare l'induction qui va venir, dans le souci de ne pas faire pression sur la personne pour qu'elle trouve rapidement une réponse, au risque de la placer dans le projet de faire un effort pour y répondre, ce que nous voulons éviter à tout prix.

Cette séquence préparatoire se termine par « ... *de laisser revenir* ... » avant de préciser la cible. Les deux mots utilisés sont importants, il ne s'agit pas d'un « faire », ce qui serait un acte volontaire qui conduirait à pratiquer un rappel, mais de laisser faire et plus précisément de laisser revenir. Il s'agit de se disposer pour que cela revienne, posture d'abandon sur laquelle je n'ai pas de prise directe quant à son résultat. Donc « laisser revenir » cherche à induire un lâcher-prise de tout effort, et à créer une disposition à accueillir ce qui va advenir, sans savoir d'avance ce qui va se donner.

J'insiste ici sur les mots utilisés, mais ils ne sont rien sans un rythme tranquille de parole, sans des pauses qui marquent, soulignent le « prendre le temps », sans la mise en place corporelle, gestuelle de la relation, de la distance physique juste, de la place. La communication est tout autant une prise en compte de la dimension non verbale.

Ce type de phrase a des effets inducteurs avérés puissants, tout ce qui est parasite a été éliminé, chacun des mots est choisi pour son effet inductif. Pour autant les effets perlocutoires ne sont pas mécaniques, il ne produisent leurs effets que si le consentement est là, que si le contrôle du résultat est abandonné, ou mis en retrait (cf. L'article de Nadine Faingold dans ce numéro, pour un bon exemple de contrôle bloquant le laisser venir). On peut être étonné du décalage entre la simplicité des formulations utilisées et la puissance de leurs effets. La mise au point de ce type de formulations rejoint toutes les compétences qui se sont développées

depuis le développement des techniques de psychothérapies, de développement personnel depuis soixante dix ans (gestalt, rêve éveillé dirigé, focusing, hypnose ericksonnienne, PNL, relaxation, neuro-langage, dialogue interne, etc ...). C'est un trait constant de toutes les techniques mises au point dans la pratique de l'accompagnement et du travail sur soi que le langage utilisé semble (à une personne qui n'est pas en cours d'adressage) extrêmement anodin. Le langage est conçu pour guider l'attention de la personne vers elle-même, par pour qu'elle prenne les formulations comme objet de pensée. Et quand la personne se laisse guider par les mots, alors elle peut très facilement changer d'état, changer de rapport à elle-même. Il y a là un immense champ d'expertise pratique des effets perlocutoires (qu'est-ce que je fais à l'autre avec mes mots) qui est resté ignoré des linguistes, comme des psychologues de laboratoire. Je n'ai fait que m'y former et transposer dans la pratique de l'entretien d'explicitation et ses buts spécifiques, qui ne sont ni thérapeutique, ni d'aide au changement, mais bien de recueil d'informations descriptives, mais bien des buts de chercheurs et de praticiens.

Induire une intention éveillante

On a donc une première étape qui cherche à créer les conditions pour lancer une intention qui vise l'éveil d'un moment passé singulier. Mais une fois créé cette disposition d'accueil, qui prépare de façon privilégiée à la mise en œuvre de l'évocation, il faut donner un but, une cible à cette activité, tout en conservant soigneusement le souci de ne pas pousser vers l'effort volontaire et sa conséquence immédiate : la mise en œuvre intempestive de l'acte abstrait du rappel.

La phrase que j'enseigne ajoute donc encore deux formulations : la première délimite une cible dans le passé, la seconde prépare la suite pour aller vers la mise en place de l'entretien.

« Je vous propose, si vous en êtes d'accord, de prendre le temps de laisser revenir *un moment où vous faites x*, (ou bien *un moment important quand vous faisiez x*) Et vous me faites signe quand vous y êtes »

Commençons par la fin de la phrase, « *Et vous me faites signe ... quand vous y êtes* », elle permet simplement de clarifier comment la personne va revenir vers vous après un temps de silence, d'accueil de ce qui se donne du passé. Dans ce temps d'accueil, on ne peut rien, sinon rester présent à la personne, l'émergence qui va se faire en elle s'accompagne d'absorption intérieure¹² signe que l'intention travaille en elle. Il lui est à nouveau suggéré indirectement, qu'elle a le temps d'y être, puisque c'est d'elle que viendra le signal de la suite. Si le résultat n'est pas obtenu, l'intervieweur va demander au bout d'un moment : qu'est-ce qui se passe quand vous laissez revenir un moment où vous faisiez x ? Si la personne hésite devant plusieurs possibilités, il est simple de lui suggérer d'en choisir une.

Mais avant ce final, nous avons rajouté « *un moment où vous faisiez x* », ou en rajoutant un critère « *un moment important où ...* ». Nous délimitons ainsi une cible à l'intention, il y a bien une visée, un but, mais il n'est pas défini étroitement, il ne l'est que par des critères qui cernent un espace de possibles pertinents. Dans les préalables de l'entretien, un but commun a été défini, et le type d'activité visé, le critère qui lui est attaché, a été négocié. S'il s'agit simplement pour un enseignant de faire le débriefing de la réalisation d'un exercice, la cible est évidente : c'est l'exercice en question ; s'il s'agit d'une analyse de pratique, il sera important d'ajouter un critère permettant qu'un tri se fasse parmi de nombreuses situations vécues comparables ; s'il s'agit d'une visée de recherche, la proposition peut être plus ouverte, vers ce qui illustre le mieux l'activité que l'on veut étudier.

¹² Typiquement, elle arrête de vous regarder, et ses yeux décrochent, signe qu'elle est plus occupée par ce qui se passe dans son monde intérieur, que par la relation. C'est le signe d'une absorption, c'est-à-dire d'une prédominance de l'intérêt vers l'intérieur. Inversement, si dans ce moment là, elle ne vous quitte pas des yeux, et vous adresse autant par le regard que par la parole, il est peu probable qu'elle soit passée dans un lâcher prise, condition de l'accès au revécu. A noter que les signes d'absorption ne sont pas réservés aux états hypnotiques comme certains auteurs ont tendance à le dire, (Lifshitz, M., et al. (2013). "Hypnosis as neurophenomenology." *Frontiers in human neuroscience* 7.

mais est le signe commun de toutes les activités qui privilégient l'espace intérieur : relaxation, méditation, prière, rêve éveillé dirigé, évocation.

L'important est de formuler une visée à la fois ouverte, au sens où elle n'oblige pas le sujet à se rapporter à ce qu'aurait prédéfini l'intervieweur, et délimitée par un intérêt qui se décline par un lieu, un moment, un type d'activité, un critère attaché à ce moment, de telle façon que ce qui va venir en réponse soit dicté par l'infraconscient. On cherche à solliciter une émergence d'un moment passé, de telle façon qu'il se donne, non pas qu'il soit cherché. Le fait qu'il ne soit pas cherché volontairement est la condition pour que le moment qui vient le soit sur le mode du revécu. Et ça fonctionne très bien, alors que cela peut sembler totalement aléatoire.

Dans cette seconde étape, il s'agit de résoudre la contradiction apparente qui est de déclencher de façon délibérée (volontaire) un acte involontaire : l'évocation. Le terme « Intention », est ici pris dans le sens de projet volontaire, de poursuite d'un but délibéré. Elle est qualifiée d'éveillante, parce que cette intention quoique volontaire accepte de laisser advenir une réponse a priori inconnue, autrement dit, accepte de ne pas savoir d'avance ce qui va se donner, et attend la réponse dans un mouvement d'ouverture passive. Je veux quelque chose, sans y mettre ma volonté pour produire la réponse, mais en laissant fonctionner les associations. Il y a donc un moteur : l'intention, et une manière de le mobiliser qui est passive, c'est-à-dire dans l'attente de la réponse qui va être éveillée.

Le fonctionnement d'une intention éveillante n'est pas limitée à l'éveil de la mémoire passive, elle est disponible chaque fois que je cherche/souhaite une réponse créative dont j'ignore la nature a priori. Par exemple dans un rêve éveillé dirigé quand on propose à la personne de « rencontrer un vieux sage », ou de découvrir « son animal de pouvoir », ou d'apercevoir « une maison », à chaque fois il est lancé une demande dont on espère qu'elle sera révélatrice d'informations nouvelles pour la personne. Car il ne connaît pas d'avance l'apparence de ce vieux sage, de cette maison, ou de l'animal qui vient en réponse à l'intention. De même, quand dans la technique du focusing, en réponse à une question soigneusement formulée, on se tourne vers le ressenti sensoriel qui est censé y faire écho, je me met à l'écoute de ce ressenti dans une intention qui découvre ce ressenti. Formuler la question a pour effet de lancer une intention qui a pour projet de laisser advenir une réponse corporelle pertinente en lien avec la question. Je ne peux pas contrôler a priori la pertinence de ce lien, je ne peux que lancer l'intention.

C'est beaucoup plus facile à mettre en œuvre quand on est guidé par quelqu'un. Quand on le fait tout seul comme c'est le cas dans l'auto-explicitation, il y a le risque de se retrouver piégé par son propre mental, qui n'arrive pas à accepter l'oxymore de vouloir se demander de l'involontaire.

- Le passé comme revécu : déplacer l'attention dans le passé.

Maintenant que nous avons réussi à faire en sorte que la personne *entre en contact* avec un moment de son passé (pas « *se souvenir* », attention aux mots qui peuvent nous enfermer dans des représentations erronées), ayant vérifié qu'elle est bien en contact (signes non verbaux de l'évocation, adressage en je), ayant été attentif au caractère spécifié de ce moment (indicateurs verbaux de la singularité), il est alors possible de guider la personne dans l'exploration de son moment passé.

Le paradoxe est qu'il semble que malgré que nous soyons en pleine activité de mémoire, je soutiens qu'il n'en est rien. Je ne suis pas dans le souvenir, je suis dans le revécu. Dire que c'est du souvenir relève d'un point de vue en troisième personne, d'un point de vue convenu, basé sur les poncifs des concepts de la mémoire tels qu'on les utilise en troisième personne. Subjectivement, dans un point de vue en première personne, la personne n'est pas en train de se souvenir, elle est en train de vivre dans son passé, elle est « retournée » dans son passé, et tout doit être fait pour ne pas la détourner de cette posture. Il faut alors savoir la guider dans le parcours de ce passé, sans lui demander de faire des efforts¹³ ! Comment ?

Là encore, il y a ce qu'il faut éviter, qui est en même temps ce qui vient le plus spontanément, et ce qu'il faut faire, qui est largement contre intuitif comme toutes les formulations inventées depuis plus d'un demi siècle par les praticiens de la relation, et doit faire l'objet d'une approche expérientielle

¹³ Il est à noter que contrairement à ce que certains auteurs soutiennent, on est pas du tout dans le cadre d'une transe hypnotique cf. Ibid.

(être soi-même dans l'expérience pour en comprendre les effets à partir de son propre vécu) et d'un véritable apprentissage des formulations et de l'observation fine de leurs effets.

Le déroulé du questionnement n'a pas besoin d'être systématiquement pré-ordonné¹⁴, il n'est pas nécessaire de traiter chaque étape dans l'ordre direct (le début, puis la première étape etc.), ou comme le préconise l'entretien cognitif (Fisher and Geiselman 1992) en ordre inverse (la fin, puis ce qui précède etc.). Fondamentalement, on déroule le questionnement à partir de ce qui se donne spontanément au départ, puis on guide, on déplace, on fige momentanément le rayon attentionnel, soit vers ce qui précède, soit vers ce qui suit, soit en restant sur le moment mais en le faisant fragmenter dans ses composants plus élémentaires, soit en relançant sur les prises d'informations qui fondent le jugement, la décision, le changement exprimé.

Guider, c'est guider le rayon attentionnel de la personne ...

En arrière plan, l'intervieweur est toujours en train d'évaluer le degré de complétude de la description relativement au déroulement temporel, il est tout le temps en train d'apprécier si ce qui est dit est bien au niveau de détail qui le rend intelligible ou s'il ne faut pas inciter à fragmenter ; encore plus en arrière plan, il évalue sans cesse le fait que l'adressage reste bien en première personne, que le caractère singulier du vécu ne s'est pas dissous dans une forme de généralisation. Mais toutes ces activités d'évaluation simultanées ne se traduisent pas par une systématisation ordonnée du questionnement. Le questionnement suit, approfondit, relance à partir de ce qui est dit. La cohérence sous jacente est de maintenir la personne dans l'acte de revécu, dans un contact chaud, intime, avec le vécu passé, et de « simplement » déplacer son attention au sein de ce revécu. Ce qui veut dire qu'il faut à tout prix éviter les relances qui vont faire sortir la personne de ce lien intime avec le passé. Toute question qui va conduire à prendre le passé comme objet de pensée, de jugement, de commentaires va sortir la personne de la posture de revécu. Par exemple, des questions rationnelles, des demandes d'explications, même l'utilisation des « donc », ou encore des formules apparemment banales du genre « qu'est ce que vous en pensez ? », « comment vous le sentez ? », toutes ces formulations vont avoir pour effet de détacher la personne du contact intime avec le passé et la déplacer vers une autre activité cognitive que le revécu.

/ La cohérence de l'entretien d'explicitation

Je n'ai pas cherché à détailler toutes les techniques disponibles pour conduire une exploration détaillée d'un vécu passé. J'ai choisi aussi (par manque d'espace) de ne pas présenter d'exemples commentés, on en trouvera de très nombreux dans la revue *Expliciter*. Il n'est pas possible d'enseigner la natation par correspondance, seul le fait d'entrer dans l'eau permettra d'apprendre à nager. Tout chercheur, mobilisant l'exploration de la subjectivité dans un point de vue en première/seconde personne (Vermersch 2014) doit devenir lui-même un pratiquant expert dans la visite et l'exploration de son monde intérieur.

Le fil conducteur que j'ai suivi est simple, j'ai rejeté les données de la psychologie expérimentale parce qu'elle ne s'est jamais intéressée qu'au constat des performances spontanées, alors que ce qui m'intéresse c'est le dépassement des limites constatables.

Ce dépassement repose sur le fait que l'on s'intéresse au vécu, défini dans sa micro phénoménologie, donc au niveau de détail où l'on peut saisir son efficience. S'intéressant au vécu, on ouvre la porte à un gisement d'informations dont on ne connaît pas les limites, sinon qu'elles sont bien plus vastes que ce que l'on croit pouvoir se souvenir. Le point important est que cette mémoire passive peut être éveillée et se redonner sous la forme, non pas d'un souvenir, mais d'un revécu grâce à la mobilisation de l'acte d'évocation. Produire cet éveil du passé, guider le rayon attentionnel dans ce passé, se fait d'un bout à l'autre par l'utilisation précise et délicate d'injonctions qui induisent les conditions propices et aident la personne à explorer son propre passé et ainsi l'amener à la conscience réfléchie et à la possibilité de le verbaliser. La majeure partie des formulations spontanées, qui traduisent directement les buts que l'on a légitimement en tant qu'intervieweur sont contre productives. Tout l'art de l'utilisation des relances, inventé, mis au point par les praticiens de la relation, consiste à formuler des propositions qui induisent, qui créent le résultat recherché, pas à demander ce résultat. Ces relances n'ont rien d'extraordinaire à première vue, elles ne sont qu'un tissu de banalités, mais

¹⁴ Je n'ai pas la place dans cet article de développer des exemples, mais on en trouvera de très nombreux dans la revue *Expliciter*, téléchargeable à partir du site grex2.com.

elles produisent des effets perlocutoires déterminés et ont supprimés tout ce qui empêche de les atteindre. Ce n'est pas moi qui les ait inventé, je n'ai fait que m'y former et les adapter à l'aide à l'explicitation micro phénoménologique du vécu.

Postface : Mémoire et entretien d'explicitation : dépasser la fascination de la remémoration !

Je viens d'écrire ce long article, qui va devenir un chapitre de livre, sur les rapports entre l'entretien d'explicitation et la remémoration du vécu. Pourtant cela me paraît quasiment anecdotique ! Juste une façon de se prêter à une demande et l'occasion, de reformuler quelques idées sous un nouvel angle. Mais ce n'est pas ce thème qui me paraît le plus important pour l'avenir, même si je comprends bien que de vouloir établir de façon beaucoup plus systématique la validité de cette aide à la remémoration puisse légitimement passionner des chercheurs. Cela n'a jamais été mon cas. Pourvu que ça marche de façon satisfaisante, pourvu que l'on ait une compréhension satisfaisante — même incomplète — de pourquoi ça marche, ça me suffit. Il y a tellement d'autres thèmes plus intéressants à explorer !

J'aperçois plusieurs pistes plus stimulantes : les effets perlocutoires, la structure universelle des vécus, le développement d'une psychophénoménologie !

L'entretien d'explicitation et les effets perlocutoires :

Les effets perlocutoires sont les outils essentiels de la pratique de l'entretien d'explicitation, réciproquement l'entretien d'explicitation est l'instrument privilégié pour les étudier. Le dénominateur commun est la prise en compte du point de vue en première personne visant une action finalisée (qui a un but) et productive (qui vise un résultat), la capacité à s'informer de la subjectivité efficiente au niveau micro phénoménologique.

L'entretien d'explicitation n'est rien sans une science des effets perlocutoires produits sur la subjectivité de l'autre. Tout mon texte est parcouru d'indications sur les mots à éviter, les expressions à privilégier, avec à chaque fois une indication sur les effets subjectifs recherchés ou ceux que l'on souhaite à tout prix éviter. Avoir cette clarté d'intention n'est possible que sur la base d'une *microphénoménologie* des actes d'accès au passé, des contraintes à prendre en compte pour rester en contact avec le passé sur le mode du revécu. Sans une connaissance en première/deuxième personne de ces actes et des effets des mots sur leurs modulations il aurait été impossible de les intégrer clairement dans une technique d'entretien. Ce qui veut dire aussi que l'entretien d'explicitation me paraît réciproquement l'instrument le plus adéquat pour explorer ces effets perlocutoires, ils ne peuvent être intimement connus que par le témoignage de l'intervieweur sur ses intentions perlocutoires (que veut-il produire comme effet sur l'autre), qui relève uniquement d'un accès en première personne, puis par la comparaison entre son expression et ses intentions, suivis de la comparaison entre les effets attendus et les produits. De manière complémentaire, on pourra documenter par explicitation les attentes de l'intervuë, la réception des mots de l'autre (qu'est-ce qu'il en comprend, comment il les interprète), et ce que cela produit comme effet sur lui. C'est typiquement ce que nous avons commencé à documenter par les commentaires qui explicitent le monde intérieur de chacun au fil de l'entretien.

Tous les métiers de la relation utilisent sans cesse les effets perlocutoires, tous les professionnels ont mis au point des pratiques empiriques, il serait temps d'étudier dans le détail ces effets, et cela n'est possible que par un moyen de les documenter, que par l'accès au point de vue en première personne de celui qui cherche à les mobiliser et de celui qui en est la cible.

La structure universelle de tous les vécus :

La remémoration n'est qu'un moyen nécessaire pour documenter les vécus, mais le guidage de la description repose non pas sur la mémoire, mais sur la connaissance de la structure a priori des vécus. Il est tout aussi important de comprendre quoi questionner, sur quoi relancer, à quel moment fragmenter, que d'en avoir la mémoire. Si les questions ne sont pas pertinentes, mémoire ou pas, l'information ne sera pas mise à jour. Or, l'informateur n'a généralement pas la maîtrise de l'espace catégoriel de la description de son propre vécu. Il est comme un peintre débutant à qui l'on demande de faire un portrait, il a le modèle devant les yeux, en ce sens il le voit, mais il ne sait pas traiter l'information qui compose la structure d'un visage, en ce sens, il ne le voit pas. Le rapport spontané à son vécu est tout autant naïf, il doit être relayé par une connaissance construite de la structure du vécu.

Mais précisément, pour mener à bien l'explicitation d'un vécu, il ne suffit pas d'avoir les bons outils, il faut savoir où l'on va, ce que l'on attend, les critères de l'atteinte des buts de l'explicitation. J'ai développé depuis le début une analyse de la structure universelle de tous les vécus finalisés, qui sert en permanence de référence à l'écoute et à l'accompagnement de l'interviewé. La difficulté principale est que l'on ne peut prescrire l'ordre et la granularité de la description, ce serait contradictoire avec l'incitation à laisser venir le revécu comme il se donne. Il faut donc accueillir ce qui se donne, dans l'ordre spontané où il se donne, au niveau de granularité spontané avec lequel il s'exprime ; et à partir de là, relancer pour aider à l'expression des détails fonctionnels, fixer sur un moment pour fragmenter les étapes de réalisation, réaiguiller pour passer de la formulation d'un jugement vers les critères qui le sous-tendent etc. Tous les vécus sont pris dans une structure temporelle asymétrique, cette structure est organisée par des étapes, elles-mêmes réalisées par des actions élémentaires qui se succèdent. C'est un guide permanent de savoir dans quelle mesure la structure temporelle se complète, repérer ce qui manque encore. Pour cela, on a une organisation qualitative universelle : chaque vécu finalisé a un début, une fin, une succession qui conduit de l'un à l'autre. Mais dès que le début est précisé, la question de la pertinence de l'ante-début se pose (c'est souvent un moment de préparation qui détermine en fait l'organisation de la suite) ; ou bien dès que la fin est clarifiée, l'importance de la post-fin doit être appréciée (souvent l'action ne s'arrête pas à son résultat, des conséquences immédiates sont à prendre en compte en plus, des aspects de rangements, de gestion des relations sont présentes).

L'aide à l'explicitation ne repose pas seulement sur un guidage vers un rapport au passé et une fragmentation de la description, il repose sur le fait que l'intervieweur a une grille de lecture de la structure temporelle universelle du déroulement de toute action possible : que lorsqu'une action, ou une micro action commence elle est nécessairement précédé d'une prise d'information actuelle ou passée qui détermine le choix de cette action ; que lorsque un action cesse pour passer à une autre, il y a eu une prise d'information qui a servi de critère d'arrêt ; que le choix d'une action après en avoir cessé une, est déterminée par des informations. Que lorsqu'il a un jugement exprimé l'intervieweur sait immédiatement qu'il faut obtenir les critères qui fondent ce jugement ; que lorsqu'il a un qualificatif unique, il faut en déployer les qualités plus élémentaires ; que lorsque il a un verbe d'action isolé, c'est la porte ouverte à faire fragmenter l'action nommée en ses composantes élémentaires.

Sans cesse un intervieweur expérimenté fait une analyse de la tâche en même temps qu'il écoute et questionne, il a des attentes en structure, parce qu'il sait identifier la structure de toute action et cela lui sert de guide. Toutes les erreurs que nous avons pu constater après coup dans la lecture de protocoles, reposent sur la perte de cette vision régulatrice de l'organisation en structure de tout vécu : perte du déroulement temporel, non prise en compte de l'articulation prise d'information/action, cécité sur les transitions etc ... L'entretien d'explicitation n'est pas seulement une technique d'aide à la remémoration du vécu, il est une vision de l'organisation des vécus, il est articulé sur une psychophénoménologie du vécu.

Et réciproquement, nous avons besoin d'une micro phénoménologie des vécus pour découvrir et comprendre la dimension subjective de la cognition,

Cependant, même avec un savoir pratique de l'accès au revécu, même avec une compréhension de la structure universelle de tous les vécus, on peut se retrouver en difficulté pour conduire un entretien d'explicitation. Quand on est en situation de recherche, sur une facette de la subjectivité que l'on n'a jamais questionnée, sur laquelle il n'y a pas déjà eu un travail d'exploration préalable, alors on peut se retrouver dans la situation de ne pas savoir quoi questionner, de ne pas savoir quoi décrire. Ou plutôt, de se retrouver dans une forme d'échec plus ou moins total, étape préalable à la découverte, à l'invention, de l'espace catégoriel qui permettra d'identifier de quoi est composé le vécu que l'on cherche à faire décrire. Nous avons connu cette difficulté quand nous avons voulu pour la première fois faire décrire l'acte d'évocation ou le guidage de l'attention, ou encore les micro transitions. La maîtrise de l'entretien d'explicitation, n'est pas la maîtrise de l'espace catégoriel de la totalité des formes de l'expérience subjective ! Beaucoup, beaucoup, reste à faire, puisque la psychologie s'est interdite ce domaine d'étude depuis le début de sa création comme discipline scientifique !

L'entretien d'explicitation dans ses fondements !

L'entretien d'explicitation n'est pas juste ancré dans l'évocation du passé ou dans la prise de conscience, il est d'abord et avant tout un moyen de décrire le vécu, le vécu dans sa dimension finalisée (subordonnée à un but).

En ce sens, il n'est pas une technique d'entretien en général, il n'est pas conçu pour n'importe quel usage. Il n'est pas fait du tout pour recueillir des opinions, des représentations, des savoirs, des projets. Il n'est pas conçu pour juste aider la personne à s'exprimer en général, il n'a pas d'objectifs thérapeutiques. Il est fait pour connaître l'action dans toutes ses dimensions : matérielles, matérialisées, intérieure.

Le seul moyen de connaître les actions internes est de demander à celui qui les a produites/vécues de nous les décrire. On peut en partie les deviner à partir des observables, les inférer, mais seule la personne qui l'a vécu peut l'attester (elle peut, ce qui ne veut pas dire qu'elle saura le faire spontanément et sans aide à la description !).

L'entretien d'explicitation est une technique spécialisée dans la micro phénoménologie de l'action vécue. Et c'est exactement cette information dont ont besoin aussi bien les praticiens : enseignants, formateurs, entraîneurs, ergonomes, que les chercheurs intégrant la prise en compte de la cognition, quelques soient leurs spécialités (sport, art, soin, pédagogie, travail etc). La micro phénoménologie n'est qu'une manière de désigner ce qui apparaît au sujet (c'est ce qui en fait une phénoménologie ; est un phénomène ce qui m'apparaît), et qui peut être caractérisé au degré de finesse qui est cohérent avec la causalité psychique de cette action (ce qui définit le niveau micro). Cependant, si nous ne visons jamais à recueillir des opinions ou des représentations, l'objectivation des actes permettra d'inférer les opinions et les représentations qui sous-tendent les actes (cf. L'exemple de Piguet, Avez-vous lu Jean-Claude Piguet ? Vermersch 1993 : la charité n'est charité que lorsqu'elle est charité ; autrement dit n'est charité que l'acte de charité effectivement accompli, les pensées sur la charité, les paroles sur la charité, ne sont pas la charité).

L'entretien d'explicitation est au service d'une psychologie de la cognition, il s'inscrit dans la part que peut jouer une psycho phénoménologie, c'est-à-dire la part qui documente la cognition du point de vue en première personne et en seconde personne dans le projet élargit d'une psychologie complète prenant en compte aussi bien l'observation externe et interne.

Austin, J. (1970). Quand dire c'est faire. Paris, Le seuil.

Blanchet, A. (1985). L'entretien dans les sciences sociales. Dunod, Paris.

Blanchet, A. (1991). Dire et faire dire. Paris, Colin.

Blanchet, A., et al. (1987). Les techniques d'enquête en sciences sociales. Paris, Bordas.

Fisher, R. P. and R. E. Geiselman (1992). Memory-enhancing techniques for investigative interviewing: The cognitive interview, Charles C Thomas, Publisher.

Gusdorf, G. (1951). Mémoire et personne(2). Paris, PUF.

Husserl, E. (1964, 1905). Leçons pour une phénoménologie de la conscience intime du temps. Paris, PUF.

Lifshitz, M., et al. (2013). "Hypnosis as neurophenomenology." Frontiers in human neuroscience 7.

Proust, M. (1987, 1929). A la recherche du temps perdu(trois vol). Paris, Bouquins Robert Laffont.

Tulving, E. (2009). "J'ai révélé "la mémoire épisodique"." La Recherche(432): 88.

Tulving, E., et al. (1972). Organization of memory. New York,, Academic Press.

Vermersch, P. (1971). "Les algorithmes en psychologie et en pédagogie : Définitions et intérêts." Le Travail Humain 34(1): 157-176.

Vermersch, P. (1975). "L'apprentissage du réglage de l'oscilloscope. Essais d'application de la théorie opératoire de l'intelligence à l'adulte." Psychologie française 20(3): 77-103.

Vermersch, P. (1976). "L'apprentissage du réglage de l'oscilloscope. Régulation conceptuelle et régulation agie." Travail Humain 2(39): 357-368.

Vermersch, P. (1976). Une approche de la régulation de l'action chez l'adulte : déséquilibre transitoire registres de fonctionnement et micro genèse. Un exemple : l'analyse expérimentale de l'apprentissage du réglage de l'oscilloscope cathodique. Paris, EPHE- Paris V.

Vermersch, P. (2000). "Définition, nécessité, intérêt, limite du point de vue en première personne comme méthode de recherche." Expliciter 35(mai): 19-35.

- Vermersch, P. (2002). "L'explicitation phénoménologique à partir du point de vue radicalement en première personne." *Expliciter*(36): 4-11.
- Vermersch, P. (2006). "Analyse des effets perlocutoires : schémas pour un exposé." *Expliciter* **63**: 8-9.
- Vermersch, P. (2006). "Rétention, passivité, visée à vide, intention éveillante. Phénoménologie et pratique de l'explicitation." *Expliciter*(65): 14-28.
- Vermersch, P. (2012). *Explicitation et phénoménologie*. Paris, PUF.
- Vermersch, P. (2014). *Le dessin de vécu dans la recherche en première personne. Pratique de l'auto-explicitation. Première, deuxième, troisième personne*. N. Depraz. Bucarest, Zetabooks: 195-233.

Husserl. De la synthèse passive. Les associations. &26. Page 195.

Mais des associations se déroulent aussi sans être remarquées. De même que nous ne faisons pas attention à bien d'autres choses qui sont dans notre champ de conscience, nous ne faisons pas attention aux connexions associatives. Sinon comment prétendre ici après coup en une vision rétrospective, dans sur le mode de la réflexion, prendre conscience de la conscience passée et de sa teneur. Là où un certain membre final, souvent très indirect, nous interpelle en particulier, notre intérêt survole les membres intermédiaires. Ainsi ce membre final se donne à nous comme une irruption pour soi, l'ensemble de la connexion associative se déroule certes dans la conscience, mais elle ne divient pas l'objet d'une considération particulière. Durant une conversation, un superbe paysage marin nous traverse l'esprit. Si nous réfléchissons à la manière dont il est venu alors nous découvrons qu'une tournure de la conversation nous en a immédiatement rappelé une autre semblable, qui a été émise au cours d'une réunion l'été dernier au bord de la mer. La belle image du paysage marin a cependant entièrement accaparé en soi l'intérêt.

Si nous présentifions des exemples intuitifs de cette sorte, nous découvrons que la ressemblance de l'éveillé avec l'éveillant immédiat revient à l'association immédiate, à l'éveil immédiat.

Nous trouvons en effet que l'éveil souvent ne conduit pas au souvenir intuitif, mais à une représentation vide, qui est dirigée de manière déterminée et qui de ce fait a une tendance déterminée, mais qui ne s'accomplit pas toujours, à devenir ressouvenir, et ensuite, dans l'association immédiate, à devenir nécessairement souvenir d'un quelque chose de ressemblant. Toutefois nous remarquons que ce qui est ressemblant ne reste pas isolé ; d'une certaine manière, c'est toute la conscience du passé qui est co-éveillée, conscience à partir de laquelle se détache la singularité éveillée et reproduite dans sa particularité. Alors dans le cadre de ce passé global d'autres singularités peuvent être encore particulièrement privilégiées sous le mode de l'éveil et de la sorte prédestinées à devenir une éventuelle reproduction intuitive. Du souvenir d'un Titien je suis transporté à celui du palais des Offices ; cependant seules certaines lignes du présent de ce temps-là sont en particulier éveillés et remontent à la surface, certains autres tableaux, qui étaient là, ou des choses plus prosaïques, comme le gardien du musée en train de bailler, etc .. Et pourtant l'ensemble de ce présent passé peut être rapidement sauté, pour autant que l'éveil le plus actif de ce passé régresse vers un autre passé plus large, ou, suivant la ligne du futur, suit les événements qui ont succédé.

Tout ces faits sont naturellement bien connus, tout un chacun peut les trouver en soi, y faire attention. Chaque souvenir permet de se demander comment nous en sommes arrivés à lui, et cela dans la conversation quotidienne ; cela montre déjà qu'il s'agit de faits qui doivent s'imposer dans l'expérience de tout un chacun. Pour la phénoménologie, ce sont des points de départ pour un traitement et une description réductifs, et avant tout pour la méthodologie de la recherche eidétique, la recherche des nécessités d'essence. A la vue de ces exemples, on peut se demander si l'association immédiate est comme telle possible et pensable, pour le cas où nous abandonnerions la relation de ressemblance entre l'éveillant et l'éveillé, ou encore si un éveil associatif de ce qui est étranger du point de vue du contenu est possible autrement que sous la médiation d'un éveil de ressemblance.

Dès lors, on s'aperçoit qu'ici règnent assurément des lois d'essence. Chaque éveil passe d'un présent impressionnel ou d'un présent déjà reproduit de manière intuitive ou non-intuitive à un autre présent reproductif. Cette relation ou, comme nous pourrions le dire déjà, cette synthèse, présuppose un "membre-pont", quelque chose de ressemblant ; à partir de là, le pont comme une synthèse spéciale par ressemblance s'arque. C'est par cette médiation qu'un présent entre en scène avec un autre présent passé, et corrélativement qu'une conscience de présent pleine se mêle à une autre conscience, absorbée dans une synthèse universelle qui fixe le cadre pour des synthèses éveillantes particulières et des reproductions particulières.

Ce n'est pourtant là qu'un fruste départ, et il s'agit à présent de comprendre plus précisément comment un éveil déterminé se produit, et, à cet égard, ce comprendre ce qui accorde, parmi la multiplicité des ressemblances, le privilège à une ressemblance plutôt qu'à une autre, ceci afin de construire un pont, et comment tout présent peut en fin de compte entrer en relation avec tous les passés et, au delà de la rétention vivante, avec le domaine entier de l'oubli. C'est manifestement par ce seul moyen que l'on peut résoudre le problème suivant : comment le moi pur peut prendre conscience du fait qu'il a derrière lui un champ infini de vécus passés en tant qu'ils sont les siens, qu'il a une unité de la vie passée sous la forme du temps, comme une vie qui lui est accessible par des ressouvenirs et de façon principielle qui est accessible partout, ou, ce qui revient au même, comme susceptible d'être éveillée de nouveau dans son être-propre ?

Mais la subjectivité pourrait-elle, à la vérité, avoir un passé propre, pourrait-il être question de manière sensée de cet avoir, si par principe toute possibilité de ressouvenir faisait défaut et si, dans une plus large mesure, les conditions génétiques, à mettre en lumière dans une intuition d'essence (les conditions de l'éveil possible), de cette possibilité, restaient non-remplies ? Nous reconnaissons donc qu'il ne s'agit ici de rien d'autre que de ce problème fondamental : élucider les conditions de possibilité de la subjectivité elle-même. Il faut pour cela qu'une subjectivité puisse avoir le sens conforme à son essence, sans lequel elle ne pourrait pas être subjectivité, le sens d'une subjectivité qui, en étant, est pour elle-même, et par là même d'une subjectivité se constituant elle-même comme étant pour elle-même. A la vérité, une phénoménologie complète de l'éveil reproductif ne traite de ce problème et ne l'épuise que d'un seul côté, à savoir du côté de la constitution du passé propre, ou plutôt de ce qui a été en personne dans le temps infini et immanent. Néanmoins nous verrons que le complément, l'autre partie du problème, est le domaine de la phénoménologie de l'association anticipatrice et inductive.

....

Sommaire n° 107

1-20 Comme la mise au monde d'un tout petit. Nadine Faingold.

21-30 Une lecture des romans policiers de Fred Vargas avec la grille du GREX : le cas du commissaire Adamsberg. Maryse Maurel.

31-37 L'entretien d'explicitation comme méthodologie de recherche transdisciplinaire. Yves de Champlain.

38-51 L'entretien d'explicitation et la mémoire (2). Cohérence entre théorie et pratique de l'évocation du vécu. Pierre Vermersch.

*** * * Séminaire * ***

Vendredi 12 juin 2015 de 10 h à 17h 30
FIAP Jean Monnet 30 rue Cabanis 75014

Journée de pratique

Samedi 13 juin 2015 de 9 h 30 à 17 h
1 rue Cabanis, Centre hospitalier Saint Anne, salle
C1 rez de chaussée du pavillon C à l'IFCS

//////////Université d'été 2015//////////

du vendredi 21, 14 h 30 au mardi 25 août

Le vendredi après midi et le samedi matin sont deux demi-journées de travail sur soi à propos de l'explicitation, à partir du samedi 14 h 30 commence l'université d'été proprement dite.

≠ ≠ Agenda 2016≠

29 janvier : séminaire et 30 : atelier

1er avril : séminaire et 2 : atelier

10 juin : séminaire

11 juin : journée pédagogique

Du lundi 22 au vendredi 26 août 2016 :
Université d'été de l'association.

Le lundi après midi et le mardi matin sont deux demi-journées de travail sur soi à propos de l'explicitation, à partir du mardi 14 h 30 commence l'université d'été proprement dite.

25 novembre : séminaire et 26 : atelier

o o o E x p l i c i t e r o o o

Journal du GREX2

Groupe de Recherche sur l'Explicitation 2
Association loi de 1901

9 rue Saint Amand 75015 Paris
01 43 79 47 05

www.grex2.com

Directeur de la publication P. Vermersch
N° d'ISSN 1621-8256